JOURNAL HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE

Piéces de Morale, de Politique d'Oeconomie, d'Agriculture, d'Hiſtoire Naturelle & Civile &c. Avec des Piéces fugitives de Littérature choiſie, en proſe & en vers; l'Annonce des Livres nouveaux, les Découvertes & l'Encouragement des Sciences & des Arts, des Manufactures & des Métiers &c.

DEDIÉ AU ROI.

SEPTEMBRE 1768.

NEUCHATEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCLXVIII.

JOURNAL HELVETIQUE.

SEPTEMBRE 1768.

DES MOYENS DE PREVENIR LES CRIMES.

Il vaut mieux prévenir les crimes, que de les punir. C'eſt à prévenir les crimes que doit tendre une bonne légiſlation, qui n'eſt que l'art de conduire les hommes au *maximum* du bonheur, ou au *minimum* du malheur, pour appliquer cette expreſſion mathématique, au calcul des biens & des maux de la vie. Mais les moyens qu'on a pris pour cela juſqu'à preſent ſont preſque tous mauvais. Il n'eſt pas poſſible de ſoumet-

tre l'activité tumultueuse des hommes à un ordre géométrique, où il n'y ait ni irrégularité, ni confusion. De même que la constance & la simplicité des Loix de la nature n'empêchent pas que les planettes n'éprouvent des *perturbations* dans leurs mouvemens; ainsi les Loix humaines ne peuvent empêcher qu'il n'y ait quelque trouble & quelque dérangement dans la société, au milieu du nombre infini d'attractions contraires du plaisir & de la douleur. C'est cependant la chimére des hommes bornés, lorsqu'ils ont quelque autorité en main. Défendre une multitude d'actions indifférentes, ce n'est pas empêcher les crimes qui peuvent en être les suites; c'est en créer de nouveaux, c'est changer à son gré les notions du vice & de la vertu qu'on nous donne d'ailleurs comme immuables. A quoi l'homme seroit il réduit s'il falloit lui défendre tout ce qui peut être pour lui une occasion de mal faire? Il faudroit le priver de l'usage de ses sens. Pour un motif qui pousse les hommes à commettre un crime véritable, il y en a mille qui les portent à faire ces actions indifférentes, appellées crimes par les mauvaises Loix, & si la probabilité que le crime sera commis est proportionnée au nombre des motifs qui portent à le commettre, étendre la sphére des

crimes, c'eſt augmenter la probabilité qu'il y aura des crimes commis. La plus grande partie des Loix ne ſont que des priviléges excluſifs, c'eſt à dire, un tribut de tous, à l'avantage d'un petit nombre.

Voulez vous prévenir les crimes ? Faites que les Loix ſoient claires & ſimples, & que toute la force de la Nation ſoit réunie pour les défendre, ſans qu'aucune partie de cette force ſoit employée à les attaquer. Faites que les Loix favoriſent moins les diférens ordres des citoyens, que chaque citoyen en particulier. Faites que les hommes les craignent, & ne craignent qu'elles. La crainte des Loix eſt ſalutaire, mais la crainte d'un homme pour un autre homme eſt une ſource fatale & féconde de crimes. Les hommes eſclaves ſont plus voluptueux, plus débauchés, plus cruels que les hommes libres. Ceux-ci ſe livrent aux ſciences, méditent ſur les intérêts des Nations, voient de grands objets, & font de grandes choſes. Ceux là, contens des plaiſirs du moment, cherchent dans le fracas de la débauche une diſtraction à l'anéantiſſement où ils ſe voient. Accoutumés à l'incertitude de tous les événemens, parce que les Loix n'en déterminent aucun, les ſuites de leurs crimes ſont problémа-

tiques pour eux; ce qui prête une nouvelle force à la paſſion qui les y porte.

Dans une Nation indolente par le climat qu'elle habite, l'incertitude des Loix conſerve & augmente ſon inaction & ſa ſtupidité. Dans une Nation voluptueuſe & agiſſante, elle fait que l'activité ſe conſume en un nombre infini de petites cabales & d'intrigues qui répandent la défiance dans tous les cœurs, & qui ſont, de la diſſimulation & de la trahiſon, la baſe de la morale commune. Enfin, dans une Nation courageuſe & forte, l'incertitude des Loix eſt à la fin détruite après pluſieurs oſcillations de la liberté à l'eſclavage, & de l'eſclavage à la liberté.

Voulez vous prévenir les crimes? Faites que les lumiéres accompagnent la liberté. A meſure que les connoiſſances s'étendent, les maux qu'elles entrainent diminuent, & les avantages qu'elles apportent deviennent plus grands. Un impoſteur hardi (qui n'eſt jamais un homme vulgaire) obtient les adorations d'un Peuple ignorant, & n'eſt pour l'homme inſtruit qu'un objet de mépris. Les connoiſſances facilitent à l'homme la comparaiſon entre les objets. Elles les lui montrent ſous pluſieurs points de vue, elles modifient ſes ſentimens par ceux des autres, en lui fai-

ſant connoitre, dans ſes ſemblables, les mêmes déſirs que les ſiens, & en lui faiſant prévoir de leur part les mêmes reſiſtances. Devant les lumiéres répandues avec profuſion dans une Nation, on voit diſparoitre l'ignorance & la calomnie, trembler l'autorité, lorſqu'elle eſt déſarmée de raiſons, & demeurer immobile la ſeule force des Loix. Il n'y a pas d'homme éclairé qui n'aime les conventions, dont l'utilité eſt claire & connue, & qui ſont les fondemens de la ſûreté publique; parce qu'il compare ce peu de liberté inutile dont il s'eſt dépouillé, avec la ſomme de toutes les autres libertés, dont les autres hommes lui ont fait le ſacrifice, & qui, ſans les Loix, pouvoient s'armer & conſpirer contre lui. Quiconque a une ame ſenſible, jettant un regard ſur un code de bonnes Loix, & reconnoiſſant qu'il n'a perdu que la funeſte liberté de nuire à ſes ſemblables, ſera forcé de bénir le trône & celui qui l'occupe.

Il eſt faux que les ſciences ſoyent toûjours nuiſibles à l'humanité, & lorſqu'elles l'ont été, le mal étoit inévitable. La multiplication de genre-humain ſur la terre introduiſit la guerre, les arts groſſiers & les premiéres Loix qui n'étoient que

des conventions momentanées, & qui naissant d'une nécessité passagére, périssoient avec elle. Ce fut là la premiére philosophie dont les élémens étoient en petit nombre & bien choisis, parce que la paresse & le peu de sagacité des premiers hommes les préservoient de beaucoup d'erreurs.

Mais les besoins se multipliant avec l'espèce humaine, il falut des impressions plus fortes & plus durables pour empêcher les retours fréquens, & qui devenoient tous les jours plus funestes, de chaque individu au premier état de sociabilité. Ce fut donc un grand bien politique pour l'humanité que les premiéres erreurs religieuses qui peuplérent la terre de fausses divinités, & qui créérent un monde invisible d'esprits maitres & ordonnateurs du monde visible. On ne peut regarder que comme des bienfaiteurs du genre-humain ces hommes hardis qui le trompérent, & par qui la docile ignorance fut trainée au pied des autels. En présentant au vulgaire des objets hors de la portée des sens, qui fuyoient de lui dès qu'il croyoit s'en aprocher & les atteindre, qu'il n'osoit mépriser, parce qu'il ne les connut jamais bien, ils réunirent & concentrérent vers un seul objet les passions différentes qui l'agitoient. Tel fut le sort des premiéres

Nations qui ſe formérent des Peuples ſauvages. Tel fut le lien néceſſaire, & peut-être le ſeul, des grandes ſociétés, à l'époque de leur formation. (Je ne parle pas de ce Peuple élu de Dieu, auquel les miracles les plus extraordinaires & les graces les plus ſignalées, tinrent lieu de la politique humaine.) Mais comme la nature de l'erreur eſt de ſe ſous diviſer à l'infini, ainſi les fauſſes ſciences qui naquirent de ces erreurs, firent des hommes une multitude de fanatiques, d'aveugles, ſe heurtant & ſe bleſſant dans le labirinthe où ils ſont enfermés, & firent regretter à quelques ames ſenſibles & philoſophiques l'ancien état ſauvage de l'humanité. Voilà la premiére époque dans laquelle les connoiſſances, ou pour parler avec plus de juſteſſe les opinions ſont funeſtes.

La ſeconde ſe trouve dans le paſſage terrible des erreurs à la vérité, & des ténébres à la lumiére. Les choc des vérités utiles à un grand nombre de foibles, contre cette maſſe immenſe d'erreurs utiles à un petit nombre d'hommes puiſſans, & la fermentation des paſſions qui s'excite dans ce moment, font des maux infinis aux malheureux humains. En liſant avec attention l'hiſtoire, dont les époques principales, priſes entre certains intervalles,

ſe reſſemblant toutes, on voit ſouvent dans ce triſte & néceſſaire paſſage de l'ignorance à la philoſophie, de l'eſclavage à la liberté, une génération entiére ſacrifiée au bonheur de celle qui doit lui ſuccéder. Mais lorſque l'incendie eſt éteinte & le calme rétabli, lorſque la Nation eſt délivrée des maux qui l'oprimoient, la vérité, dont les pas ſont lents d'abord, & s'accélérent enſuite, vient s'aſſeoir ſur le trône à coté des Monarques, & obtient dans les aſſemblées de la Nation & dans les Républiques un culte & des autels. Comment peut-on penſer que la lumiére répandue ſur la multitude eſt plus nuiſible que les tenébres, & que la connoiſſance des raports ſimples & vrais des choſes, puiſſe être funeſte à l'humanité.

Il eſt vrai que l'ignorance aveugle eſt moins fatale peut être qu'un ſavoir médiocre & confus; parce que celui-ci joint aux maux que fait l'ignorance, tous ceux qui ſont les ſuites d'une vue bornée, & en deça des limites du vrai: Mais un homme éclairé rendu dépoſitaire & gardien de la ſainteté des Loix, eſt le don le plus précieux qu'un Souverain puiſſe faire à ſa Nation. Accoutumé à voir la vérité ſans la craindre, au deſſus de la plus grande partie de ces beſoins d'opinion, toûjours

renaiſſants, qui font ſi ſouvent ſuccomber la vertu, ſachant contempler l'humanité du point de vue le plus élevé, il voit dans ſa Nation une famille, & dans ſes concitoyens autant de fréres; & la diſtance des grands au Peuple lui paroit d'autant moindre, qu'il ſait embraſſer par ſes regards une plus grande maſſe d'hommes à la fois. Le Philoſophe a des beſoins & des intérêts que ne connoit pas le vulgaire, la néceſſité de ne pas démentir en public les principes qu'il a prêché dans l'obſcurité, & l'habitude d'aimer la vertu pour elle-même. Quelques hommes de cette eſpèce feroient le bonheur d'une Nation; mais pour le rendre durable, il faut que de bonnes Loix en augmentent aſſez le nombre pour diminuer beaucoup la probabilité d'un mauvais choix.

Un autre moyen de prévenir les crimes eſt de faire que le tribunal chargé du dépôt des Loix ſoit plus intéreſſé à les obſerver, qu'à les violer en ſe laiſſant corrompre. Plus il ſera nombreux, moins on aura à craindre d'uſurpations de ſa part; parce qu'entre pluſieurs membres d'un même corps, qui s'obſervent entr'eux, il y a d'autant moins d'intérêt d'accroitre l'autorité commune, que la portion qui en reviendroit à chacun eſt plus petite, principalement

lorſqu'ils comparent la petiteſſe de l'avantage aux dangers de l'entrepriſe. Si le Souverain, en donnant à la magiſtrature trop d'apareil, de pompe & d'autorité, & en ne permettant point les plaintes juſtes ou mal fondées de celui qui ſe croit opprimé, accoutume ſes ſujets à craindre moins les Loix que les Magiſtrats, ceux-ci gagneront à cette crainte, & la ſûreté publique & particuliére y perdra.

On peut encore prévenir les crimes en récompenſant la vertu. Je vois, ſur ce ſujet, les Loix de toutes les Nations modernes garder un ſilence profond. Si les prix diſtribués par les Académies aux Auteurs des découvertes utiles ont étendu les connoiſſances & multiplié les bons livres, pourquoi des recompenſes de la main d'un Monarque bienfaiſant n'augmenteroient elles pas le nombre des bonnes actions? La monnoye de l'honneur eſt toûjours inépuiſable & féconde entre les mains d'un ſage diſtributeur.

Enfin, le moyen le plus ſûr, mais le plus difficile de rendre les hommes meilleurs, eſt de perfectionner l'éducation; objet, j'oſe le dire, trop étroitement lié avec la nature du gouvernement, pour n'être pas un champ ſtérile & cultivé ſeulement par un petit nombre de ſages juſqu'à ces ſiécles de fé-

licité publique, qui ſont encore bien éloignés. Un grand homme qui éclaire l'humanité dont il eſt perſécuté, a dévelopé les principales maximes d'une éducation vraiement utile. En voici quelques unes. S'occuper d'avantage de préſenter aux enfans un petit nombre d'objets bien choiſis & bien diſtincts que de leur en montrer un grand nombre: Subſtituer les originaux aux copies dans les phénomènes, tant phiſiques que moraux, que le hazard ou l'adreſſe du maitre préſentent à l'eſprit de l'éléve: Le conduire à la vertu par la route facile du ſentiment; & l'éloigner du mal par la force invincible de la néceſſité, & des inconvéniens qui ſuivent l'action, & non par l'autorité dont les effets ſont toûjours incertains, & qui n'obtient de lui qu'une obéiſſance paſſagére & ſimulée.

REFLEXIONS

Sur les femmes.

Femme, ce nom ſeul touche l'ame, mais il ne l'élève pas toûjours: Il ne fait naître que des idées agréables, qui deviennent un moment après des ſenſations inquiétes, ou des ſentimens tendres; & le Philoſophe qui croit contempler, n'eſt bientôt qu'un homme qui déſire, ou qu'un amant qui rêve.

Une femme ſe faiſoit peindre; ce qui lui manquoit pour être belle, étoit préciſément ce qui la rendoit jolie. Elle vouloit qu'on ajoûtât à ſa beauté, ſans rien ôter à ſes graces: Elle vouloit tout à la fois, & que le peintre fût infidele, & que le portrait fût reſſemblant: Voilà ce qu'elles ſeront toutes pour l'Ecrivain qui doit parler d'elles. Cette moitié du genre-humain, comparée phyſiquement à l'autre, lui eſt ſupérieure en agrémens, inférieure en force. La rondeur des formes, la fineſſe des traits, l'éclat du teint, voila ſes attributs diſtinctifs.

Les femmes ne différent pas moins des hommes par le cœur & par l'eſprit, que par la taille & par la figure; mais l'éducation a modifié leurs diſpoſitions naturelles en tant de maniéres, la diſſimulation qui ſemble être pour elles un devoir d'état, a rendu leur ame ſi ſecrète, les exceptions ſont en ſi grand nombre, ſi confondues avec les généralités, que plus on fait d'obſervations, moins on trouve de réſultats.

Il en eſt de l'ame des femmes comme de leur beauté; il ſemble qu'elles ne faſſent appercevoir que pour laiſſer imaginer. Il en eſt des caractères en général, comme des couleurs; il y en a de primitives, il y en a de changeantes; il y a des nuances à l'infini, pour paſſer de l'une à l'autre. Les femmes n'ont guère que des caractères mixtes, intermédiaires ou variables; ſoit que l'éducation altére plus leur naturel que le nôtre; ſoit que la délicateſſe de leur organiſation faſſe de leur ame une glace qui reçoit tous les objets, les rend vivement, & n'en conſerve aucun.

Qui peut définir les femmes? Tout à la vérité parle en elles, mais un langage équivoque. Celle qui paroit la plus indifférente, eſt quelquefois la plus ſenſible; la plus indiſcrete paſſe ſouvent pour la plus

fauſſe : Toûjours prévenus, l'amour ou le dépit dicte les jugemens que nous en portons; & l'eſprit le plus libre, celui qui les a le mieux étudiées, en croyant réſoudre des problèmes, ne fait qu'en propoſer de nouveaux. Il y a trois choſes, diſoit un bel eſprit, que j'ai toûjours beaucoup aimées ſans jamais y rien comprendre, la peinture, la muſique, & les femmes.

S'il eſt vrai que de la foibleſſe naît la timidité, de la timidité la fineſſe, & de la fineſſe la fauſſeté, il faut conclure que la vérité eſt une vertu bien eſtimable dans les femmes.

Si cette même délicateſſe d'organes qui rend l'imagination des femmes plus vive, rend leur eſprit moins capable d'attention, on peut dire qu'elles apperçoivent plus vite, peuvent voir auſſi bien, regardant moins longtems.

Que j'admire les femmes vertueuſes, ſi elles ſont auſſi fermes dans la vertu, que les femmes vicieuſes me paroiſſent intrépides dans le vice!

La jeuneſſe des femmes eſt plus courte & plus brillante que celle des hommes; leur vieilleſſe eſt plus fâcheuſe & plus longue.

Les femmes ſont vindicatives. La vengeance

geance qui eſt l'acte d'une puiſſance momentanée, eſt une preuve de foibleſſe. Les plus foibles & les plus timides doivent être cruelles: C'eſt la loi générale de la nature, qui dans tous les êtres ſenſibles proportionne le reſſentiment au danger.

Comment ſeroient-elles diſcretes? Elles ſont curieuſes; & comment ne ſeroient elles pas curieuſes? On leur fait myſtère de tout: Elles ne ſont appellées ni au conſeil, ni à l'éxécution.

Il y a moins d'union entre les femmes qu'entre les hommes, parce qu'elles n'ont qu'un objet.

Diſtingués par des inégalités, les deux ſèxes ont des avantages preſque égaux. La nature a mis d'un côté la force & la majeſté, le courage & la raiſon; de l'autre, les graces & la beauté, la fineſſe & le ſentiment. Ces avantages ne ſont pas toûjours incompatibles; ce ſont quelquefois des attributs différens qui ſe ſervent de contre-poids; ce ſont quelquefois les mêmes qualités, mais dans un degré différent. Ce qui eſt agrément ou vertu dans un ſèxe, eſt défaut ou difformité dans l'autre. Les différences de la nature devoient en mettre dans l'éducation; c'eſt la main du ſtatuaire qui pouvoit donner tant de prix à un morceau d'argile.

Pour les hommes qui partagent entre eux les emplois de la vie civile, l'état auquel ils ſont deſtinés décide l'éducation & la différencie. Pour les femmes, l'éducation eſt d'autant plus mauvaiſe qu'elle eſt plus utile. On doit être ſurpris que des ames ſi incultes puiſſent produire tant de vertus, & qu'il n'y germe pas plus de vices.

Des femmes qui ont renoncé au monde avant que de le connoitre, ſont chargées dans pluſieurs pays de donner des principes à celles qui doivent y vivre. C'eſt delà que ſouvent une fille eſt menée devant un autel, pour s'impoſer par ſerment des devoirs qu'elle ne connoit point, & s'unir pour toûjours à un homme qu'elle n'a jamais vû. Plus ſouvent elle eſt rappellée dans ſa famille, pour y recevoir une ſeconde éducation qui renverſe toutes les idées de la prémiére, & qui portant plus ſur les manières que ſur les mœurs, échange contre un l'ement des diamans mal taillés ou mal aſſortis, contre des pierres de compoſition.

C'eſt alors, c'eſt après avoir paſſé les trois quarts du jour devant un miroir & devant un clavecin, que CHLOE' entre avec ſa mére dans le labyrinthe du monde: là ſon eſprit errant s'égare dans mille détours, dont on ne peut ſortir qu'avec

le fil de l'expérience: Là toûjours droite & ſi'entieuſe, ſans aucune connoiſſance de ce qui eſt digne d'eſtime ou de mépris, elle ne fait que penſer, elle craint de ſentir, elle n'oſe ni voir ni entendre; ou plûtôt obſervant tout avec autant de curioſité que d'ignorance, voit ſouvent plus qu'il n'y a, entend plus qu'on ne dit, rougit indécemment, ſourit a contre ſens, & ſûre d'être également repriſe de ce qu'elle a paru ſavoir & de ce qu'elle ignore, attend avec impatience dans la contrainte & dans l'ennui, qu'un changement de nom la mène à l'independance & au plaiſir.

On ne l'entretient que de ſa beauté, qui eſt un moyen ſimple & naturel de plaire, quand on n'en eſt point occupé; & de la parure, qui eſt un ſyſteme de moyens artificiels pour augmenter l'effet du premier, ou pour en tenir lieu, & qui le plus ſouvent ne fait ni l'un ni l'autre. L'éloge du caractere ou de l'eſprit d'une femme eſt preſque toûjours une preuve de laideur, il ſemble que le ſentiment & la raiſon ne ſoient que le ſupléement de la beauté. Après avoir formé CHLOE' pour l'amour, on a ſoin de lui en défendre l'uſage.

La nature semble avoir conferé aux hommes le droit de gouverner. Les femmes ont eu recours à l'art pour s'affranchir. Les deux sexes ont abusé réciproquement de leurs avantages, de la force & de la beauté, ces deux moyens de faire des malheureux. Les hommes ont augmenté leur puissance naturelle par les loix qu'ils ont dictées, les femmes ont augmenté le prix de leur possession par la dificulté de l'obtenir. Il ne seroit pas dificile de dire de quel coté est aujourd'hui la servitude. Quoi qu'il en soit, l'autorité est le but où tendent les femmes: L'amour qu'elles donnent les y conduit: Celui qu'elles prennent les en éloignent; tâcher d'en inspirer, s'efforcer de n'en point sentir, ou de cacher du moins celui qu'elles sentent: Voilà toute leur politique & toute leur morale.

Cet art de plaire, ce desir de plaire à tous, cette envie de plaire plus qu'une autre, ce silence du cœur, ce déréglement de l'esprit, ce mensonge continuel appellé coquetterie, semble être dans les femmes un caractère primitif, qui né de leur condition naturellement subordonnée, injustement servile, étendu & fortifié par l'éducation, ne peut-être affoibli que par un effort de raison, & détruit que par une

grande chaleur de ſentiment ; on a même comparé ce caractère au feu ſacré qui ne s'éteint jamais.

Voyez entrer CHLOE' ſur la ſcène du monde ; celui qui vient de lui donner le droit d'aller ſeule, trop aimable pour aimer ſa femme, ou trop diſgracié de la nature, trop déſigné par le devoir pour en être aimé, ſemble lui donner encore le droit d'en aimer un autre. Vaine & legére, moins empreſſée de voir que de ſe montrer, CHLOE' vole à tous les ſpectacles ; à toutes les fêtes : A peine y paroit elle, qu'elle eſt encore entourée de ces hommes, qui confians & dédaigneux ſans vertus & ſans talens, ſéduiſent les femmes par des travers, mettent leur gloire à les deshonnorer, ſe font un plaiſir de leur déſeſpoir, & qui par les indiſcrétions, les infidélités & les ruptures ſemblent augmenter chaque jour le nombre de leurs bonnes fortunes ; eſpèce d'oiſeleurs qui font crier les oiſeaux qu'ils ont pris pour en appeller d'autres.

Suivez CHLOE' au milieu de cette foule empreſſée ; c'eſt la coquette venue de l'Iſle de Crête au temple de Gnide ; elle ſourit à l'un, parle à l'oreille à l'autre, ſoutient ſon bras ſur un troiſiéme, fait ſigne à deux

autres de la ſuivre: L'un lui parle t-il de ſon amour? C'eſt ARMIDE, elle le quitte en ce moment, elle le rejoint en ce moment, & puis le quitte encore: Sont-ils jaloux les uns des autres, c'eſt la CELIMENE du Miſantrope, elle les raſſure tour à tour par le mal qu'elle dit à chacun d'eux de ſes rivaux; ainſi mêlant artificieuſement les dédains & les préferences, elle reprime la témérité par un regard ſévére, elle ranime l'eſpérance avec un ſourir tendre: C'eſt la femme trompeuſe d'Archiloque, qui mène l'eau d'une main & le feu de l'autre.

Mais plus les femmes ont perfectionné l'art de faire déſirer, eſpérer, pourſuivre ce qu'elles ont réſolu de ne point accorder; plus les hommes ont multiplié les moyens d'en obtenir la poſſeſſion: L'art d'inſpirer des deſirs qu'on ne veut point ſatisfaire, a tout au plus produit l'art de feindre de ſentimens qu'on n'a pas. CHLOE ne veut ſe cacher qu'après avoir été vue; DAMIS fait l'arrêter & ne la point voir: L'un & l'autre, après avoir parcouru tous les détours de l'art, ſe retrouvent enfin où la nature les avoit placé.

Il y a dans tous les cœurs un principe ſecret d'union. Il y a un feu qui, caché plus ou moins long tems, s'allume à nô-

tre inſçû, s'étend d'autant plus qu'on fait d'autant plus d'efforts pour l'éteindre, & qui enſuite s'éteint malgré nous. Il y a un germe où ſont renfermés la crainte & l'eſpérance, la peine & le plaiſir, le miſtère & l'indiſcrétion; qui contient les querelles & les racommodemens, les plaintes & les ris, les larmes douces & amères: Répandu par tout, il eſt plus ou moins prompt à ſe développer, ſelon les ſecours qu'on lui prête, & les ſecours qu'on lui oppoſe.

Comme un foible enfant qu'elle protége, CHLOE' prend l'amour ſur ſes genoux, badine avec ſon arc, ſe joue avec ſes traits, coupe l'extrêmité de ſes ailes, lui lie les mains avec des fleurs; & déja priſe elle-même dans des liens qu'elle ne voit pas, ſe croit encore en liberté. Tandis qu'elle l'aproche de ſon ſein, qu'elle l'écoute, qu'elle lui ſourit, qu'elle s'amuſe également & de ceux qui s'en plaignent & de celles qui en ont peur, un charme involontaire la fait tout à coup le preſſer dans ſes bras, & déja l'amour eſt dans ſon cœur: Elle commence à penſer qu'il eſt doux d'aimer. Tous ces amans qu'elle traine en triomphe à ſa ſuite, elle ſent plus d'envie de les écarter qu'elle n'eut de

plaiſir à les attirer. Il en eſt un ſur qui ſes yeux ſe portent ſans ceſſe, dont ils ſe détournent toûjours. On diroit quelquefois qu'elle s'apperçoit à peine de ſa préſence; mais il n'a rien fait qu'elle n'ait vû. S'il parle, elle ne paroit point l'écouter; mais il n'a rien dit qu'elle n'ait entendu: Lui parle-t-elle au contraire, ſa voix devient plus timide, ſes expreſſions ſont plus animées. Va-t elle au ſpectacle, eſt-il moins en vue, il eſt pourtant le premier qu'elle y voit, ſon nom eſt toûjours le dernier qu'elle prononce. Si le ſentiment de ſon cœur eſt encore ignoré, ce n'eſt plus que d'elle ſeule; il a été dévoilé par tout ce qu'elle a fait pour l'éteindre: Elle eſt triſte, mais ſa triſteſſe eſt un des charmes de l'amour. Elle ceſſe enfin d'être coquette à meſure qu'elle devient ſenſible, & ſemble n'avoir tendu perpétuellement des piéges que pour y tomber elle-même.

J'ai lû que de toutes les paſſions, l'amour eſt celle qui ſied le mieux aux femmes; il eſt du moins vrai qu'elles portent ce ſentiment, qui eſt le plus tendre caractère de l'humanité, à un degré de délicateſſe & de vivacité où il y a bien peu d'hommes qui puiſſent atteindre. Leur ame ſemble n'avoir été formée que pour

le doux emploi d'aimer. A cette paſſion qui leur eſt ſi naturelle, on donne pour antagoniſte une privation qu'on appelle l'honneur; mais on a dit, & il n'eſt que trop vrai, que l'honneur ſemble n'avoir été imaginé que pour être ſacrifié.

A peine CHLOE' a-t elle prononcé le mot fatal à ſa liberté, qu'elle fait de ſon amant l'objet de toutes ſes vues, le but de toutes ſes actions, l'arbitre de ſa vie. Elle ne connoiſſoit que l'amuſement & l'ennui, elle ignoroit la peine & le plaiſir. Tous ſes jours ſont pleins, toutes ſes heures ſont vivantes, plus d'intervalles languiſſans; le tems toûjours trop lent ou trop rapide pour elle, coule cependant à ſon inſçû; tous ces noms ſi vains, ſi chers, ce doux commerce de regards & de ſourires, ce ſilence plus éloquent que la parole, mille ſentimens, viennent à tous les inſtans renouveller ſon ame & étendre ſon exiſtence; mais la derniére preuve de ſa ſenſibilité eſt la premiére époque de l'inconſtance de ſon amant. Les nœuds de l'amour ne peuvent ils donc jamais ſe reſſerrer d'un côté, qu'ils ne ſe relachent de l'autre.

S'il eſt parmi les hommes quelques ames priviléglées en qui l'amour, loin d'être affoibli par les plaiſirs, ſemble emprun-

ter d'eux de nouvelles forces, pour la plûpart c'eſt une fauſſe jouiſſance qui, précédée d'un deſir incertain, eſt immédiatement ſuivie d'un dégoût marqué, qu'accompagne encore trop ſouvent la haine ou le mépris. On dit qu'il croit ſur le rivage d'une mer, des fruits d'une beauté rare, qui dès qu'on y touche, tombent en pouſſiére: C'eſt l'image de cet amour éphémére, vaine faillie de l'imagination, fragile ouvrage des ſens, foible tribut qu'on paye à la beauté. Quand la ſource des plaiſirs eſt dans le cœur, elle ne tarit point; l'amour fondé ſur l'eſtime eſt inaltérable, il eſt le charme de la vie & le prix de la vertu.

Uniquement occupée de ſon amant, CHLOE' s'aperçoit d'abord qu'il eſt moins tendre, elle ſoupçonne bientôt qu'il eſt infidéle; elle ſe plaint, il la raſſure, il continue d'avoir des torts, elle recommence à ſe plaindre; les reproches ſe multiplient: Les querelles ſont vives & fréquentes, les brouilleries longues, les racomodemens froids; les rendez-vous s'éloignent, les têtes à têtes s'abrégent, toutes les larmes ſont améres. CHLOE' demande juſtice à l'Amour. Qu'eſt devenue, dit elle, la foi des ſermens?.... Mais c'en eſt fait, CHLOE' eſt quittee; elle

eſt quittée pour une autre, elle eſt quittée avec éclat.

Livrée à la honte & à la douleur, elle fait autant de ſermens de n'aimer jamais, qu'elle en avoit fait d'aimer toûjours; mais quand une fois on a vécu pour l'amour, on ne peut plus vivre que pour lui. Quand il s'établit dans une ame, il y répand je ne ſai quel charme qui altére la ſource de tous les autres plaiſirs; quand il s'envole, il y laiſſe toute l'horreur du déſert & de la ſolitude; c'eſt ſans doute ce qui a fait dire qu'il eſt plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu d'engagement, que d'en trouver qui n'en ait eu qu'un.

Le déſeſpoir de CHLOE' ſe change inſenſiblement en une langueur qui fait de tous ſes jours un tiſſu d'ennuis; accablée du poids de ſon exiſtence, elle ne ſait plus que faire de la vie, c'eſt un rocher aride auquel elle eſt attachée. Mais d'anciens amans rentrent chez elle avec l'eſpérance, de nouveaux ſe déclarent, des femmes arrangent des ſoupers; elle finit par ſe conſoler. Elle a fait un nouveau choix qui ne ſera guére plus heureux que le premier, quoique plus volontaire & qui bientôt ſera ſuivi d'un autre. Elle appartenoit à l'amour, la voila qui appartient

au plaiſir ; les ſens étoient à l'uſage de ſon cœur, ſon eſprit eſt à l'uſage de ſes ſens : L'art, ſi facile à diſtinguer par-tout ailleurs de la nature, n'en eſt ici ſéparé que par une nuance imperceptible : CHLOE' s'y méprend quelquefois elle même; eh qu'importe que ſon amant y ſoit trompé, s'il eſt heureux ! Il en eſt des menſonges de la galanterie comme des fictions de théâtre, ou la vraiſemblance a ſouvent plus d'attraits que la vérité.

HORACE fait ainſi la peinture des mœurs de ſon tems, od. VI. L. III. „ A peine „ une fille eſt elle ſortie des jeux inno- „ cens de la tendre enfance, qu'elle ſe „ plait à étudier des danſes voluptueuſes, „ & tous les arts & tous les miſtéres de „ l'amour. A peine une femme eſt-elle „ aſſiſe à la table de ſon mari, que d'un „ regard inquiet elle y cherche un amant, „ bientôt elle ne choiſit plus, elle croit „ que dans l'obſcurité tous les plaiſirs ſont „ légitimes. „ Bientôt auſſi CHLOE' arri- vera à ce dernier période de la galanterie. Déja elle ſait donner à la volupté toutes les apparences du ſentiment, à la com- plaiſance tous les charmes de la volupté. Elle ſait également & diſſimuler des deſirs & feindre des ſentimens, & compoſer des ris & verſer des larmes. Elle a rarement

dans l'ame ce qu'elle a dans les yeux ; elle n'a preſque jamais ſur les lèvres, ni ce qu'elle a dans les yeux, ni ce qu'elle a dans l'ame, ce qu'elle fait en ſecret, elle ſe perſuade ne l'avoir point fait ; ce qu'on lui a vu faire, elle fait perſuader qu'on ne l'a point vu ; & ce que l'artifice des paroles ne peut juſtifier, ſes larmes le font excuſer, ſes larmes le font oublier.

Les femmes galantes ont auſſi leur morale. CHLOE' s'eſt fait un code où elle a dit qu'il eſt malhonnête à une femme, quelque goût qu'on ait pour elle, quelque paſſion qu'on lui témoigne, de prendre l'amant d'une femme de ſa ſociété. Il y eſt dit encore qu'il n'y a point d'amours éternels ; mais qu'on ne doit jamais former un engagement quand on en prévoit la fin. Elle a ajouté qu'entre une rupture & un nouveau nœud, il faut une intervalle de ſix mois ; & tout de ſuite elle a établi qu'il ne faut jamais quitter un amant ſans lui avoir déſigné un ſucceſſeur.

CHLOE' vient enfin à penſer qu'il n'y a qu'un engagement ſolide, ou ce qu'elle appelle un affaire ſuivie, qui perde une femme. Elle ſe conduit en conſéquence ; elle n'a plus que de ces goûts paſſagers qu'elle appelle fantaiſies, qui peuvent bien laiſſer former un ſoupçon, mais qui ne lui

donnent jamais le tems de ſe changer en certitude. Le public porte à peine la vue ſur un objet, qu'il lui échape, déja remplacé par un autre; je n'oſe dire que ſouvent il s'en préſente pluſieurs tous à la fois. Dans les fantaiſies de CHLOE', leſprit eſt d'abord ſubordonné à la figure, bientôt la figure eſt ſubordonnée à la fortune; elle néglige à la Cour ceux qu'elle a recherchés à la Ville, méconnoit à la Ville ceux qu'elle a prévenus à la Campagne; & oublie ſi parfaitement le ſoir la fantaiſie du matin, qu'elle en fait preſque douter celui qui en fut l'objet. Dans ſon dépit il ſe croit diſpenſé de taire ce qu'on l'a diſpenſé de mériter, oubliant à ſon tour qu'une femme a toûjours le droit de nier ce qu'un homme n'a jamais le droit de dire. Il eſt bien plus ſûr de montrer des deſirs à CHLOE', qu'de lui déclarer des ſentimens : Quelquefois elle permet encore des ſermens de conſtance & de fidélité; mais qui la perſuade eſt mal adroit, qui lui tient parole eſt perfide. Le ſeul moyen qu'il y auroit de la rendre conſtante; ſeroit peut être de lui pardonner d'être infidéle; elle craint plus la jalouſie que le parjure, l'importunité que l'abandon. Elle pardonne tout à ſes amans, & ſe permet tout à elle même, excepté l'amour.

Plus que galante, elle croit cependant n'être que coquette. C'eſt dans cette perſuaſion qu'à une table de jeu, alternativement attentive & diſtraite elle répond du genou à l'un, ſerre la main à l'autre en louant ſes dentelles, & jette en même tems quelques mots convenus à un troiſéme. Elle ſe dit ſans préjugés parce qu'elle eſt ſans principes; elle s'arroge le titre d'honnête homme parce qu'elle a renoncé à celui d'honnête femme; & ce qui pourra vous ſurprendre, c'eſt que dans toute la varieté de ſes fantaiſies le plaiſir lui ſerviroit rarement d'excuſe.

Elle a un grand nom, & un mari facile: Tant qu'elle aura de la beauté ou des graces, ou du moins les agrémens de la jeuneſſe, les deſirs des hommes, la jalouſie des femmes, lui tiendront lieu de conſidération, ſes travers ne l'exileront de la ſociété, que lorſqu'ils ſeront conformés par le ridicule. Il arrive enfin ce ridicule plus cruel que le deſhonneur. CHLOE' ceſſe de plaire, & ne veut point ceſſer d'aimer; elle veut toûjours paroître, & perſonne ne veut ſe montrer avec elle. Dans cette poſition, ſa vie eſt un ſommeil inquiet & pénible, un accablement profond mêlé d'agitations; elle n'a guére que l'alternative du bel eſprit ou de la dévotion. La véri-

table dévotion eſt l'aſile le plus honnête pour les femmes galantes; mais il en eſt peu qui puiſſent paſſer de l'amour des hommes à l'amour de Dieu; il en eſt peu qui pleurant de regret, ſachent ſe perſuader que c'eſt de repentir; il en eſt peu même qui après avoir affiché le vice, puiſſent ſe déterminer à feindre du moins la vertu.

Il en eſt beaucoup moins qui puiſſent paſſer du temple de l'amour dans le ſanctuaire des muſes, & qui gagnent à ſe faire entendre, ce qu'elles perdent à ſe laiſſer voir. Quoi qu'il en ſoit, CHLOE' qui s'eſt tant de fois égarée, courant toûjours après de vains plaiſirs, s'éloignant toûjours du bonheur, s'égare encore en prenant une nouvelle route. Après avoir perdu quinze ou vingt ans à lorgner, à perſifler, à minauder, à faire des nœuds & des tracaſſeries; après avoir rendu quelque honnête-homme malheureux, s'être livrée à un fat, s'être prêtée à une foule de ſots, cette folle change de rôle, paſſe d'un théâtre ſur un autre; & ne pouvant plus être PHRYNE', croit pouvoir être ASPASIE.

Je ſuis ſûr qu'aucune femme ne ſe reconnoitra dans le portrait de CHLOE'; en effet il y en a peu dont la vie ait eu ſes périodes auſſi marquées.

Il

Il eſt une femme qui a de l'eſprit pour ſe faire aimer, non pour ſe faire craindre, de la vertu pour ſe faire eſtimer, non pour mépriſer les autres; aſſez de beauté pour donner du prix à ſa vertu. Egalement éloignée de la honte d'aimer ſans retenue, du tourment de n'oſer aimer, & de l'ennui de vivre ſans amour, elle a tant d'indulgence pour les foibleſſes de ſon ſexe, que la femme la plus galante lui pardonne d'être fidéle; elle a tant de reſpect pour les bienſéances, que la plus prude lui pardonne d'être tendre. Laiſſant aux folles dont elle eſt entourée, la coquetterie, la frivolité, les caprices, les jalouſies, toutes ces petites paſſions, toutes ces bagatelles qui rendent leur vie nulle ou contentieuſe; au milieu de ces commerces contagieux, elle conſulte toûjours ſon cœur qui eſt pur, & ſa raiſon qui eſt ſaine, préferablement à l'opinion, cette reine du monde, qui gouverne ſi deſpotiquement les inſenſés & les ſots. Heureuſe la femme qui poſſéde ces avantages, plus heureux celui qui poſſéde le cœur d'une telle femme.

Enfin il en eſt une autre plus ſolidement heureuſe encore; ſon bonheur eſt d'ignorer ce que le monde appelle les plai-

sirs, sa gloire est de vivre ignorée. Renfermée dans les devoirs de femme & de mére, elle consacre ses jours à la pratique des vertus obscures: Occupée du gouvernemsnt de sa famille, elle règne sur son mari par la complaisance, sur ses enfans par la douceur, sur ses domestiques par la bonté: Sa maison est la demeure des sentimens religieux, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, du doux sommeil, & de la santé: Eoconome & sédentaire, elle en écarte les passions & les besoins; l'indigent qui se présente à sa porte, n'en est jamais repoussé; l'homme licentieux ne s'y présente point. Elle a un caractère de réserve & de dignité qui la fait respecter, d'indulgence & de sensibilité qui la fait craindre; elle répand autour d'elle une douce chaleur, une lumiére pure qui éclaire & vivifie tout ce qui l'environne. Est-ce la nature qui l'a placée, ou la raison qui l'a conduite au rang suprême où je la vois?

LETTRE

A Mde. de ***

Sur les Devoirs.

SANS ceſſer, Madame, de reſpecter vos ſentimens & vôtre façon de penſer, il me ſemble toûjours que les devoirs ſont des Loix, & que, ni la perverſité des mœurs, ni les intérêts perſonnels, ne ſont pas des motifs ſuffiſans pour empêcher la probité & l'équité de les obſerver. La prudence & la circonſpection ſont des vertus, il n'eſt permis à perſonne de les braver; mais il ne l'eſt pas non plus de les porter à l'excès aux dépens du devoir. S'il y a cent choſes ſur leſquelles la prudence nous dicte de garder le ſilence, il y en a mille où les devoirs de l'humanité exigent que nous parlions, même ſans eſpérance d'être écoutés. La prudence conſiſte alors, non pas à ſe taire, mais à unir à la fermeté des paroles & du ton les ménagemens & les bienſéances que les choſes peuvent preſcrire. N'enviſager dans ſa conduite

que ſes avantages ou ſes dommages perſonnels, c'eſt n'aimer que ſoi-même, & manquer au reſte des hommes; c'eſt être dans l'occaſion perpétuelle de ſacrifier la vertu au vice, & la probité au reſpect humain. Des perſonnes de ce caractère ne ſeront jamais, ni bons parens, ni amis vrais, ni citoyens utiles. Dès qu'ils ne connoiſſent de devoirs que les maximes de l'intérêt perſonnel, il eſt impoſſible qu'ils ſoient vertueux & honnêtes gens.

Croyez vous ſérieuſement, Madame, que le ſyſtême de l'indifférence à l'égard des hommes ſoit plus raiſonnable & moins vicieux que celui de l'intérêt perſonnel? Mais puiſque cette indifférence eſt elle-même oppoſée aux Loix comme à l'inſtinct de la nature, ne s'enſuit-il pas qu'elle ne peut être adoptée par aucun bon cœur, pas même par un Philoſophe, s'il n'eſt miſantrope? Tant qu'il y aura des malheureux à plaindre, des bons à eſtimer & à protéger, des méchans à déteſter, je ne conçois pas qu'il ſoit permis à un honnête homme d'être indifférent ſur les uns ou ſur les autres.

Il y a ſans doute des caractères indolens, qu'aucune paſſion n'agite juſqu'à un certain point, qu'aucun ſentiment n'excite à la pratique des grandes vertus, & qui ne ſa-

vent, ni compatir aux misères de l'humanité, ni se réjouir de ses prospérités! Il y a encore de prétendus Philosophes qui regardent la société comme un théâtre, & qui, se croyant à la comédie, rient de tous les événemens de la vie, & par conséquent de tous les hommes. Mais qu'elle idée la raison nous donne-t-elle de ces faux DEMOCRITES? Considerons les attentivement, entrons dans le fond de leur ame, qu'y voyons nous d'estimable & de vertueux? Quel peut être dans un cœur le principe louable de l'insensibilité ou de la plaisanterie sur les vertus ou les vices, sur l'innocence ou l'oppression, sur les succès ou les infortunes de ses concitoyens, de ses fréres, de ses semblables? Si chacun n'étoit né que pour soi; si l'intérêt commun n'étoit pas le lien naturel de tous les hommes; si les passions les besoins & les foiblesses de chaque particulier ne formoient pas les nœuds & les Loix de la société, on ne répondroit de soi qu'à soi-même, on seroit innocemment ce qu'on voudroit-être, on riroit, on pleureroit à son gré, chacun se façonneroit une philosophie bonne ou mauvaise, ce seroit seulement tant pis pour les uns, & tant mieux pour les autres; mais les choses ne sont pas ainsi. Tous les hommes, il est vrai,

doivent se procurer leur repos personnel; la tranquillité de l'ame est un bien, un trésor, que chaque individu de la société doit être jaloux d'acquerir & de conserver, aux dépens même de ses passions: Ce seroit cependant se tromper que de faire consister ce repos & cette tranquillité dans l'indifférence dont je viens de parler. Plus cette indifférence sera raisonnable & réfléchie, plus elle sera blâmable, parce qu'elle répugnera davantage à la loi naturelle.

Il ne suffit pas, pour être essentiellement honnête homme, d'avoir des principes de probité & de ne point faire de mal: Il faut encore n'éviter aucune occasion de prévenir le mal, de conseiller & de procurer le bien. ALIDOR *dans sa chaise*, ou ce solitaire tapi dans sa cellule, est supposé ne faire aucun mal à la société; occupé de lui seul, tout le reste du genre-humain semble ne plus exister pour lui; il se croit sage & heureux, & il n'en est rien. A le bien examiner, c'est un lâche, un ingrat & un fou. Il fuit l'action pour laquelle il étoit né; il se sépare d'une société à qui il a des obligations de toute espèce, qu'il devroit reconnoître par ses services; il s'abandonne à ses propres idées, il s'énerve l'esprit, il s'enyvre, pour ainsi dire, d'illusions, & il déraisonne nécessai-

rement. Quoi ! me direz vous, cet homme-là n'eſt pas heureux ? Non, Madame ; ou il ne l'eſt qu'à la façon des loirs & des marmottes. Si la paſſion ne produit jamais le bonheur, jamais non plus il n'eſt le fruit de l'indifférence. *Ce ſont les actions de l'homme qui le rendent heureux*, diſoit l'Empereur MARC-AURELE, *&, pour les faire bonnes, il faut ſavoir pourquoi l'homme eſt né, & quels ſont ſes devoirs.* Il y a donc des devoirs à remplir pour parvenir au bonheur ; & quels ſont-ils, ſinon ceux de la ſociété ? Ce ſolitaire, cet homme retiré du monde, ce prétendu ſage, qui nous paroit ſi vertueux, n'en remplit aucun : Sa tranquillité n'eſt que l'aſſoupiſſement de ſon ame, le calme de ſes paſſions n'en eſt que le ſommeil, il n'eſt heureux que parce qu'il dort ; mais eſt ce l'être en effet ?

Puiſque j'y ſuis, je vous parlerai encore, Madame, de cette autre eſpèce d'indifférens, qui le ſont preſque ſans le ſavoir, & que l'on nomme *eſprits complaiſans.* Auſſi inutiles à la ſociété que les ſolitaires, ils y ſont beaucoup plus dangereux, parce que la foibleſſe de leur caractère les rend ſuſceptibles de tous les vices qui les environnent. Je vous les

ai déja peints dans ma lettre *ſur la complaiſance*; (*) mais du côté dont je les conſidére ici, j'ai quelques traits de plus à leur donner : Il eſt bon de les connoitre à fond.

Il faut, pour être utile à la ſociété, qu'un homme ait des vertus & des paſſions qui lui ſoient propres; qu'il ait le courage de ſe roidir contre l'uſage & l'exemple; qu'il ſoit ferme dans ſes principes, vertueux dans ſes liaiſons, incapable par conſéquent de ſe prêter aux impreſſions les plus ſéduiſantes; & c'eſt ce que vous ne trouverez pas dans le *complaiſant* Ses principes, ſes vertus, ſes paſſions, ne lui appartiennent point; il les prend, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Son caractère reſſemble à ces terres mouvantes ſur leſquelles on ne peut fonder d'édifice; vous ne pouvez compter, ni ſur ſon eſtime, ni ſur ſes mépris. Tout lui eſt égal & indifférent. La même choſe le fera rire avec celui ci & pleurer avec celui-là; ſi vous plaignez un malheureux, il le plaindra avec vous, & il en plaiſantera un inſtant après, ſi l'occaſion s'en préſente. Il n'a point d'autre ton que celui qu'on lui donne; ſes penchans & ſes ſentimens lui ſont étrangers: On diroit qu'il n'eſt animé que de l'ame de ceux

(*) Nous donnerons cette lettre dans le Journal du mois prochain.

qui lui parlent. Sans ceſſe en contradiction avec lui même, on ne ſait, ni ce qu'il penſe, ni ce qu'il ſent; la vertu ne le touche pas plus que le vice, il paſſe de l'une à l'autre avec autant de facilité que de la table au lit: L'honnête homme, lui fera faire le bien, le méchant le trouvera prêt à ſéconder ſa malignité. Facile à prendre toutes les formes qu'on voudra lui donner, il eſt, ſouvent ſans s'en appercevoir, l'homme du monde le plus vicieux & le plus mépriſable, comme le plus inutile au bien de la ſociété. Il traite avec ceux qu'il mépriſe, comme avec ceux qu'il eſtime & dont il croit être eſtimé; il flatte ceux qu'il hait comme ceux qu'il aime: C'eſt à l'égard des uns & des autres la même politeſſe, le même air gracieux. Peut-il même ſe conduire autrement? Voudroit-on qu'il manquât aux bienſéances, qu'il témoignât ſes préférences ou ſes mépris, & qu'il répondit froidement aux prévenances & aux politeſſes qu'on lui fait? Ne faut-il pas dans la vie ſe prêter aux circonſtances, obſerver les décences, & vivre avec les hommes? C'eſt ainſi que ce perſonnage ſans caractère, en croyant accomplir les devoirs de l'humanité, n'en remplit effectivement aucuns, & que, par un empreſſement imbécille à vou-

loir tout ce que veulent les autres, il affiche l'indifférence la plus coupable ſur les choſes les plus eſſentielles au bonheur & à la gloire de la ſociété.

Mais quels ſont donc ces devoirs dont un honnête homme ne doit ni ne ſait jamais ſe diſpenſer? Les voici, Madame: Aimer tous les hommes; faire leur bonheur par nos conſeils, nôtre éxemple & nos bienfaits; louer & encourager la vertu, flétrir & humilier le vice, plaindre & aider les malheureux, démaſquer & avilir les méchans, les fuir au moins & leur faire ſentir toute l'indignation de la probité; être franc & déſintéreſſé dans ſes avis, intégre dans ſes jugemens, ami fidèle & conſtant, citoyen zèlé & généreux: Oui, Madame, ce ſont là les devoirs indiſpenſables d'un honnête homme. Il n'y a ni complaiſance, ni intérêt perſonnel, ni reſpect humain, qui puiſſe preſcrire contre la pratique de ces devoirs; ou, ce qui répugne même à imaginer, il faudroit avancer que la loi naturelle elle-même eſt ſujette à preſcription.

Je ne veux pas dire que l'accompliſſement de ces devoirs n'ait pas lui-même pour règles la prudence, la modération, & les circonſtances des tems, des perſonnes & des lieux; je ne prétends point,

par exemple, que chaque honnête homme juge *prévôtalement* les méchans, ou qu'il s'érige en *redreſſeur* public de tous les *torts*: Il y a un milieu à toutes choſes, c'eſt ce point fixe de la vertu qu'il faut chercher & ſaiſir. Au reſte les mœurs du ſiécle ont tellement défiguré la vertu, elle s'y trouve ſi ſouvent compromiſe avec le vice, les bienſéances modernes l'ont rendue ſi *gothique*, qu'un homme de bien doit craindre auſſi quelquefois d'être trop prudent & trop meſuré dans ſon zèle. S'il ne choque que ce qui s'appelle le ton & l'uſage du monde, ſa probité n'eſt pas en faute; les reproches qu'on lui feroit retomberoient naturellement ſur ce ton même & ſur cet uſage dont le ridicule & la perverſité ne méritent évidemment que les mépris du ſage. Je conviens que l'on ne doit pas imiter ces ſpadaſſins qui, ſans ceſſe l'épée à la main, cherchent à *ferrailler*, & à prouver leur adreſſe ou leur bravoure à des gens qui n'en doutent pas; mais que l'on n'oublie jamais les obligations que l'humanité & la probité impoſent à tout homme, & que ſelon les occaſions, on les rempliſſe avec autant de fermeté que de décence & de ménagement; c'eſt, je crois, ne déſirer que ce que la raiſon & la conſcience exigent, & je n'en demande pas davantage.

Si l'on veut réuſſir dans le monde, ou ſeulement y vivre tranquille, il faut, dit-on, y uſer de politique. La maxime eſt bonne & j'y ſouſcris. Mais qu'eſt ce qu'un honnête homme doit entendre par cette politique? Sera-ce de flatter le vice, d'encenſer le méchant, d'admirer l'orgueil, d'applaudir à l'impertinence, de ſe prêter à la calomnie ou à la médiſance, de conniver à l'injuſtice, de déguiſer la vérité, de n'oſer s'intéreſſer pour un ami diſgracié, de ſe taire quand il faut parler? Ah! Madame, je le ſais, cette politique ſert aujourd'hui de loi générale à nos mœurs; mais quel eſt le cœur bien fait qui y reconnoiſſe ſes devoirs, qui puiſſe y adopter ſes ſentimens & s'y conformer dans ſa conduite? Je n'irai point inſulter un méchant qui ne me dira rien; je ne chercherai pas l'occaſion d'humilier un cœur faux, ou de faire rougir l'ingrat, le traître & le perfide: Mais ne croyez pas non plus qu'en certains cas je fiſſe bien de diſſimuler avec eux & de déguiſer ſous les couleurs de la politeſſe ou de la complaiſance l'horreur qu'ils m'inſpirent.

Il n'eſt jamais queſtion d'être civil & poli avec le vice; plus on lui témoigne de déférence, plus auſſi on l'encourage. Si vous ne le traitez pas bruſquement, que

ce soit au moins avec froideur ; qu'il sache que vous l'avez démasqué, que vous rougiriez de vos attentions pour lui, & qu'il ne doit qu'à son rang ou à sa place l'usage que vous faites avec lui des bienséances les plus simples & les plus générales. Il oseroit rechercher vos égards & vôtre considération, & vous ne le punirez pas de cet attentat à vôtre gloire ! Respectez vous, Madame ; soutenez la dignité de vos sentimens, humiliez ce cœur faux, cet hypocrite ; soyez froide avec lui, c'en est assez : Il se retirera persuadé de vôtre mépris, & peut être il sentira qu'il le mérite.

D'où vient que le vice va tête levée dans la société, & que la vertu, au contraire, n'ose y paroitre qu'en coëffes rabattues ? C'est que, sans parler de l'irréligion qui règne dans les esprits, on s'accoutume depuis long-tems à oublier ce que l'on se doit à soi même, aux hommes en général & en particulier, à sa famille, à ses concitoyens, à l'état. C'est que le bel esprit se substitue tous les jours à la raison, & que le respect humain, soutenu des bienséances que l'amour-propre & la duplicité ont établies, se jette à la traverse pour empêcher l'honneur & la conscience de jouir de leurs droits. On sent

bien que l'on manque aux prémiers principes de la probité & de l'humanité en faiſant bonne mine à la perfidie, à la noirceur & à la fauſſeté; mais, pour s'étourdir ſur cette lâcheté, on réclame la politeſſe & la bienſéance, & l'on en vient juſqu'à ſe perſuader que la prudence elle-même dicte cette conduite & ces ménagemens.

Quelle erreur, Madame! qu'elle eſt préjudiciable à la ſociété! La prudence peut-elle donc conſeiller contre ſes propres intérêts? Les ſages ont ils jamais appris d'elle à ſubordonner la vertu & la vérité aux maximes & aux uſages du ſiécle? Si elle permet de s'y prêter dans les choſes indifférentes & de pure convention, elle ne veut jamais qu'on les adopte aux dépens de la raiſon & du devoir. Voudroit on la rendre reſponſable des ridicules & des vices que ces uſages ont introduits ou qu'ils ont mis en crédit? Mais ce ſeroit là le comble de la dépravation des mœurs; ce ſeroit corrompre la vertu elle même, & détruire l'homme, la réligion & la ſociété.

N'en doutez pas, Madame, cette prétendue prudence dont on uſe à l'égard du vice & des vicieux, des hommes faux, méchans & perfides, n'eſt éxactement que foibleſſe de ſentiment, facilité de caractère, baſ-

leſſe d'ame ou petiteſſe d'eſprit. Les méchans ne s'y méprennent pas, & c'eſt auſſi ce qui les rend ſi forts, ſi hardis & ſi entreprenans. Leur force ne vient en effet que de la foibleſſe des bons. Vous ne les voyez pas s'expoſer aux yeux d'un homme dont ils connoiſſent la franchiſe, le courage & la fermeté; à ſon aſpect ſeul ils ſeroient interdits. Ils ſavent que l'intérêt de la vertu, de l'innocence & de la vérité, eſt l'ame de ſes ſentimens & de ſes procédés; & ils ſont eux-mêmes trop lâches pour hazarder le moindre choc avec lui. Mais cet homme vertueux & ſincère eſt il donc un imprudent? une ame de boue le dira & ſe le perſuadera; & malheureuſement les ames de cette trempe forment les trois quarts du genre-humain civiliſé, autant au moins qu'il eſt permis de juger des cauſes par les effets. La preuve en eſt d'ailleurs que l'on ſourit tous les jours aux gens que l'on mépriſe, qu'on les reçoit avec l'accueil de l'eſtime, & que, par bienſéance, on prend avec eux le ton de la bonne compagnie. Un homme eſtimable ſurvient, on ne ſait ſi on lui doit quelque choſe de plus, ou l'on n'oſe le diſtinguer, de peur de rendre un hommage imprudent à la vertu,

& de manquer aux bienſéances en faiſant rougir le vice.

Il faut en convenir de bonne foi, Madame: Ce ſont ces fauſſes bienſéances qui ont avili nos ames & qui nous écartent ſans ceſſe des règles de nos devoirs. Je blâmerois un prétendu Philoſophe qui, trop ardent dans ſon zèle & trop âpre dans ſa ſageſſe, refuſeroit en toute occaſion d'obſerver,

Ces égards mutuels, dont la néceſſité
A formé les liens de la ſociété.

La raiſon même a tort quand elle eſt indiſcrette & ſauvage. Je crois avec MOLIERE.

Qu'à force de ſageſſe on peut être blâmable;
Qu'il faut parmi le monde une vertu traitable....
Qu'il eſt mal, ſur quoi que l'on ſe fonde,
De fuir obſtinément ce qui ſuit tout le monde.

Mais auſſi, comme il eſt très poſſible de ne point fronder biſarrement ſon ſiécle, & d'être cependant honnête homme, je blâmerai toûjours l'uſage inhumain de faire honte à la vertu de ſes couleurs naturelles, & de n'oſer paroître avec elle en public.

Nous ne ſommes point à nous, c'eſt une vérité conſtante: Nous avons donc des devoirs

à

à remplir à l'égard de la ſociété pour laquelle nous exiſtons. Ces devoirs rélatifs nous deviennent perſonnels; l'amour-propre, qui ſemble nous en éloigner, nous les preſcrit lui-même, puiſqu'il eſt le prémier auteur de la ſociété civile. Il s'agit de nos intérêts les plus précieux lorſqu'il eſt queſtion de ceux de la vertu, de l'humanité & de la vérité; c'eſt nôtre cœur que nous défendons, ce ſont nos ſentimens que nous reſpectons, c'eſt a nous-mêmes enfin que nous rendons hommage toutes les fois que nous humilions le vice & que nous faiſons triompher la vertu. Toutes les fois que nous oppoſons la candeur à la fauſſeté, la fidélité à la trahiſon, le zèle de l'amitié à l'indifférence de l'eſprit de la ſociété, l'équité à la politique, la vérité à la complaiſance, la froideur de l'accueil aux baſſeſſes des bienſéances, nous nous conduiſons alors avec dignité, nos devoirs ſont nôtre éloge, l'eſtime de la ſociété devient nôtre récompenſe, le méchant même nous reſpecte. Aurions nous donc encore quelque choſe de plus flatteur & de plus ſolide à déſirer? En s'aſſerviſſant au contraire à l'eſprit du ſiécle, & aux loix dépravées de ſa politeſſe & de ſes bienſéances, n'eſt-il pas évident que l'ame ſe deshonore, que le cœur s'avillit, que l'homme n'eſt plus rien de ce qu'il doit être

eſſentiellement, & qu'il augmente le nombre des corrupteurs de la ſociété, bien loin de lui rendre le moindre ſervice?

Voilà cependant ce que l'on peut dire d'une infinité de perſonnes, & ce qu'on ne dit pas, quoiqu'on le penſe, parce qu'il eſt d'uſage de s'eſtimer les uns les autres ſans ſe ſoucier de ſe rendre eſtimables. L'eſtime aujourd'hui n'eſt plus un ſentiment, c'eſt ſimplement une façon d'etre poli les uns à l'égard des autres, une eſpèce de monoie dont on eſt convenu qu'on ſe paieroit réciproquément ſur l'étiquette des bienſéances. On a l'air d'eſtimer, & l'on mépriſe tres-ſincérement. Voilà le *bon ton*, le tou a la mode, & ce qui s'appelle *ſavoir le monde*. Quelle ſcience, bon Dieu! quelles mœurs!

Ainſi tout eſt bouleverſé,
Ainſi du monde renverſé
Se tourne la tête falotte.

Pour vous, Madame, toûjours fidelle à vous-même, l'extérieur de vôtre vertu n'en annoncera jamais que la ſolidité. Puiſſe vôtre belle ame former autant de zélés imitateurs de ſes principes & de ſes ſentimens, qu'elle a d'admirateurs de ſes genéreux procédés! J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

DOM ALONZE

ANECDOTE PORTUGAISE.

PAR M. D'ARNAUD.

D. ALONZE, gentil-homme Portugais, étoit revenu du Breſil avec une fortune ſuffiſante pour réaliſer le plan de vie philoſophique qu'il s'étoit propoſé, il avoit eſſuyé dans ſa jeuneſſe des revers qui lui avoient été plus utiles que tous ces ſiſtêmes du bel eſprit dont les prétendues connoiſſances ne manquent guéres d'échouer contre l'expérience & la vérité; il aimoit à réfléchir, & fuyoit ſur tout le monde, parce qu'il étoit bien convaincu que ce qu'on appelle la ſociété, n'eſt qu'un ramas de ridicules, de vices, & de crimes, coloré du vernis brillant de l'élégance & de la politeſſe; il ſavoit à ſes dépens que de toutes les bêtes féroces la plus ingrate & la plus dangereuſe c'eſt l'homme; il n'avoit d'autre amuſement que la lecture, &

d'autre ami que ſon domeſtique : Ce digne ſerviteur méritoit en effet de tels ſentimens ; il avoit ſauvé la vie à ſon maimaitre ; & il l'aimoit avec la tendreſſe qu'un fils a pour ſon pére ; NUGUEZ, c'étoit le nom de ce domeſtique eſtimable, diſtribuoit fidélement les bienfaits que D. ALONZE répandoit ſur les infortunés, car ce gentil-homme malgré cette miſantropie apparente étoit le plus genereux & le plus ſenſible des humains, & ce qui ajoutoit un nouveau prix à ſes bonnes actions, il les tenoit cachées avec autant de ſoin que la plûpart des hommes en prennent à faire éclatter leurs ſotiſes, & ſouvent leurs opprobres. Une conduite auſſi ſage ſembloit devoir mettre D. ALONZE à l'abri des coups du ſort, cependant il ne put s'en garantir. Quels ſont donc les décrets de cette puiſſance ſupérieure qui ſe couvre à nos yeux d'un voile impénétrable, & qui fait ſubir à la vertu les plus cruelles épreuves ? C'eſt dans de pareilles circonſtances qu'il faut entiérement ſe dépouiller de ſa raiſon, & s'abaiſſer dans un ſilence reſpectueux devant cette premiére cauſe ſi agiſſante & ſi inviſible.

A quelques pas de la maiſon qu'occupoit D. ALONZE, demeuroit un Italien qu'on appelloit FABRICIO ; il réuniſſoit

tous les travers & tous les excès que la richeſſe entraine avec elle, il étoit haut, inſolent, inhumain, n'aimant pas ſur-tout à être contrarié dans ſes moindres deſirs, c'étoit moins l'envie de connoitre un honnête homme qu'un eſprit de curioſité ſtupide qui le portoit à rechercher la ſociété du portugais ; il fit des avances, elles furent mal reçues ; D. ALONZE perſiſtoit dans la réſolution de vivre iſolé, & mettoit même de l'humeur dans ſa façon de repouſſer les politeſſes de FABRICIO ; l'Italien qui jouiſſoit de toutes les prérogatives de la fortune à laquelle ordinairement rien ne réſiſte, étoit encore plus offenſé que ſurpris de cette froideur de D. ALONZE qu'il nommoit une impudence puniſſable ; ils ſe rencontrérent un ſoir dans une promenade fréquentée ; FABRICIO fut curieux de ſavoir pourquoi D. ALONZE ne profitoit pas, diſoit-il, de l'honneur qu'il vouloit bien lui faire en cherchant les occaſions de ſe lier avec lui. Le portugais témoigna dans ſes réponſes une indifférence qui bleſſa cruellement l'orgueil de FABRICIO ; la converſation s'échauffa, ils ſe dirent des choſes très vives & s'emportérent juſqu'aux menaces, du moins D. ALONZE fatigué de l'arrogance de cet hom-

me, parla de lui en demander raiſon. Le ſujet de cette diſpute paroitra aſſez ſingulier.

Nôtre ſolitaire depuis cette avanture avoit conçu le deſſein de quitter Lisbonne & de ſe retirer à la Campagne plus déterminé que jamais à fuir le monde, & à ſe borner à la ſeule ſociété de ſon domeſtique qui de jour en jour lui devenoit plus cher. Cependant NUGUEZ avoit ſollicité la permiſſion de s'abſenter quelques mois pour aller voir ſon pére qui étoit ſur le bord du tombeau. D. ALONZE qui connoiſſoit les droits de la nature, s'étoit rendu à la priére de NUGUEZ; il s'en ſépara, non ſans beaucoup de peine, après lui avoir fait promettre qu'il reviendroit au tems marqué.

Voilà donc D. ALONZE décidé à ſe renfermer dans la retraite juſqu'au retour de ſon domeſtique; mille cris l'arrachent à ſon repos & lui apprennent qu'on vient de trouver dans la rue le cadavre de FABRICIO percé d'un coup d'épée. Il ne peut s'empêcher de plaindre la deſtinée de ce malheureux; il s'occupoit de cet événement, lorſque des gens armés entrent avec impétuoſité dans ſa ſolitude, l'en arrachent avec fureur, le trainent vers la priſon, le plongent dans un cachot, il y eſt chargé de chaines, une porte de fer

tombe avec un bruit affreux sur lui, & tous ces coups sont l'ouvrage d'un moment.

D. ALONZE revenu de sa situation accablante, ouvre les yeux, se demande quel lieu il habite, quel sujet a pu l'y amener, quel est enfin son crime. Quand ses regards viennent à s'arrêter sur ses mains & sur ses pieds appésantis sous le poid des fers, son courage l'abandonne; jusqu'alors il avoit sçu garder cette fermeté qui soutient l'innocence; il ne peut s'empêcher de laisser couler des larmes; ô mon Dieu, s'écrie t il, toi qui lis dans les cœurs, de quoi suis-je coupable envers l'humanité! Etre suprême? je t'ai sans doute offensé; mais qu'est-ce que les hommes ont à me reprocher! Qui peut m'attirer de leur part un traitement si cruel? Mon Dieu; c'est dans ton sein que je me jette; tout m'abandonne à mon malheur; encore si j'avois près de moi mon fidéle domestique, il me consoleroit.

D. ALONZE resta huit jours dans cet état horrible; incertain si tout ce qu'il éprouvoit étoit véritable & ne vivant que de pain & d'eau que lui apportoit un Géolier impitoyable qui refusoit toûjours avec férocité, de lui donner le moindre éclaircissement sur son sort. Des soldats péné-

ma vie me deffendra du plus leger ſoupçon. Mais pourſuit-on, vous avez eû des démêlés avec FABRICIO, des témoins dépoſent contre vous. Il eſt vrai que j'ai refuſé de lier connoiſſance avec FABRICIO, parce que je voulois m'arracher au Commerce des hommes que je déteſte plus que jamais. Il eſt encore vrai qu'à la promenade je me ſuis laiſſé emporter contre lui juſqu'a des menaces, mais ce n'eſt point moi qui lui ai ôté la vie; à l'égard de l'autre crime, je le répéte, loin d'y répondre, mon honneur m'ordonne de ne pas ſeulement en parler. On lui fait de nouvelles interrogations; il continue: Je n'ai plus rien à dire. Que les hommes injuſtes & barbares diſpoſent à leur gré de mes jours, je les abandonne à leur iniquité; Dieu eſt le Juge ſuprême, c'eſt à lui que j'en appelle, il connoit la vérité; je ſuis innocent à ſes yeux, il me ſuffit.

On replonge D. ALONZE dans [illegible] chot; c'eſt-là que la nature repren[illegible] ſes droits & que l'ame de cet [illegible] toute l'horreur de [illegible] pleurs lui échap[illegible] s dans une [illegible] moi, s'[illegible]

trent dans le cachot, ils le tranſportent dans une ſalle qu'il reconnoit pour être l'endroit où s'aſſembloit la juſtice, il ſe voit bientôt entouré de juges, d'Officiers ſubalternes, il n'eſt guéres poſſible d'exprimer ſon étonnement. Que cette ſurpriſe augmente lors qu'on l'interroge, & qu'il s'entend accuſé d'avoir ôté la vie à FABRICIO, de l'avoir volé. De l'avoir volé! s'écrie D. ALONZE. Oui, replique t'on, vous êtes ſon meurtrier & vous lui avez enlevé un porte-feuille conſiderable. Ce malheureux Gentil-homm étoit tombé comme mort, cette accuſation de vol l'avoit foudroyé. Il ſe releve de ſon abatement avec un courage ſurnaturel, ramaſſe toutes les forces de ſon ame, & s'armant de cette hauteur qui ſied ſi bien à la vertu opprimée: J'avois eſſuyé tous les revers, tous les coups m'avoient frappé, il ne me reſtoit plus qu'a me voir outragé dans mon honneur; c'eſt le comble de l'infortune, & le Ciel permet que la calomnie m'aviliſſe à ce point!.. Portugais, je ſuis gentilhomme, & digne de l'être. Je ne m'abbaiſſerai point à repouſſer une accuſation ſur laquelle il ne m'eſt pas poſſible de m'arrêter un ſeul inſtant, je ne dirai qu'un mot. Qu'on éxamine ma conduite; qu'on remonte juſqu'a mon berceau. Toute

ma vie me deffendra du plus leger ſoupçon. Mais pourſuit-on, vous avez eû des démêlés avec FABRICIO, des témoins dépoſent contre vous. Il eſt vrai que j'ai refuſé de lier connoiſſance avec FABRICIO, parce que je voulois m'arracher au Commerce des hommes que je déteſte plus que jamais. Il eſt encore vrai qu'à la promenade je me ſuis laiſſé emporter contre lui juſqu'a des menaces, mais ce n'eſt point moi qui lui ai ôté la vie; à l'égard de l'autre crime, je le répéte, loin d'y répondre, mon honneur m'ordonne de ne pas ſeulement en parler. On lui fait de nouvelles interrogations; il continue: Je n'ai plus rien à dire. Que les hommes injuſtes & barbares diſpoſent à leur gré de mes jours, je les abandonne à leur iniquité; Dieu eſt le Juge ſuprême, c'eſt à lui que j'en appelle, il connoit la vérité; je ſuis innocent à ſes yeux, il me ſuffit.

On replonge D. ALONZE dans ſon cachot; c'eſt-là que la nature reprend tous ſes droits & que l'ame de cet infortuné ſe pénétre de toute l'horreur de ſa ſituation; un torrent de pleurs lui échappe, ſes plaintes ſont étouffées dans une abondance de ſanglots. C'eſt moi, s'écrie-t il, qu'on ac-

cuſe de l'action la plus honteuſe, de la baſſeſſe la plus vile, la plus infamante! Puis-je ſoutenir cette image un ſeul moment? Il ſe précipitoit avec fureur, le front contre la terre; il ſe relevoit en pouſſant des cris en demandant juſtice au Ciel, & retomboit enſuite dans ſon anéantiſſement de douleur; il ne mangeoit point; ſes larmes, ſi l'on peut le dire, étoient ſa ſeule nourriture; il demande à ſon géolier une grace qu'il obtient à prix d'argent c'étoit de pouvoir écrire une lettre; ou lui ôte les fers des mains; voiés quelle étoit cette lettre, qu'il inonde de ſes pleurs, il l'adreſſoit à NUGUEZ.

„ Mon ami.. mon unique ami... Jamais, „ NUGUEZ, vous n'avez mérité plus ce „ nom, & jamais je n'ai eû plus beſoin „ de le reclamer; la datte de ma lettre „ vous inſtruira aſſez du ſéjour que j'ha- „ bite... NUGUEZ, c'eſt ton Maître, ton „ bienfaiteur, c'eſt ton ami qui t'écrit du „ fond d'un cachot, qui eſt courbé ſous „ le poids des chaines, & qui peut être „ eſt menacé d'une mort... tu ne ſçau- „ rois t'imaginer, mon ami.. D. ALON- „ ZE eſt accuſé d'un meurtre, & ce qui „ va plus t'étonner & t'accabler de dou- „ leur, on prétend qu'après avoir immolé „ FABRICIO à ma colère, je l'ai volé,

„ moi ! Ah ! Dieu ! la méchanceté des
„ hommes prévaudra contre mon inno-
„ cence, il n'en faut point douter ; après
„ le coup qui vient de me frapper que
„ dois je attendre de mon malheureux ſort ?
„ Oui mon ami, je mourrai & je mour-
„ rai par un ſupplice infame, le déshon-
„ neur me ſurvivra ! quel avenir ! il n'y
„ a que toi, que toi ſeul après Dieu qui
„ me rendras juſtice.. Viens donc, ac-
„ cours dans mes bras, viens pleurer ſur
„ mes fers, je te devrai quelque conſola-
„ tion... Aurois-tu auſſi la cruauté de m'a-
„ bandonner, & de me croire coupable ?
„ Mon cher NUGUEZ ne tarde point, tu
„ recevras mes derniers ſoupirs. „

Un exprès fut chargé de porter la lettre à NUGUEZ qui étoit éloigné de Lisbonne de pluſieurs journées de chemin.

On ne laiſſa pas au miſérable D. ALONZE le tems d'attendre le retour de ſon Domeſtique, on preſſe ſon jugement, les parents de FABRICIO ſollicitent avec vigueur, & répandent de l'or, D. ALONZE, cet homme irréprochable eſt condamné au dernier ſupplice ; a la lecture de ſon arrêt, il parut privé de la vie, ce ne fut qu'a l'article du vol qu'il fit un mouvement d'indignation. C'eſt moi, s'écria t-il, que l'on accuſe d'un pareil crime. Un Réli-

gieax charitable qui le ſoutenoit dans ſes bras lui conſeilloit de reclamer la protection Royale. Mon pére lui dit D. ALONZE laiſſons là la terre & les hommes, parlés moi du Ciel, il n'y à que Dieu ſeul qui doive être imploré.

Il marchoit à l'Echaffaut, la tête baiſſée dans ſon ſein, tout Lisbonne étoit accouru à ce ſpectacle ſi touchant; on ne pouvoit croire que cet infortuné gentilhomme fut coupable, ſur tout du crime honteux dont on l'accuſoit; on n'entendoit que des pleurs & des gémiſſements; enfin D. ALONZE après avoir tourné un long regard vers le Ciel étoit prêt à perdre la vie ſous la main flétriſſante d'un bourreau.

Un murmure s'éléve, on voit un homme qui s'arrache du ſein d'un vieillard qui le ſuivoit en pleurant: Tous vos efforts ſont inutiles, s'écrioit le jeune homme, il vole à l'échafaut: — Arrêtez, c'eſt moi qui ſuis le criminel! Oui vous voyez l'Auteur de la mort de FABRICIO... NUGUEZ, dit avec tranſport D. ALONZE. En effet c'étoit ce fidéle domeſtique: Moi-même répond-il, en ſe jettant dans les bras du Gentil-homme, ô mon cher Maitre, c'eſt à moi de mourir, ô Ciel! tu permets que

l'innocence ſoit ſauvée, allons qu'on me conduiſe aux Juges.

NUGUEZ accompagné de D. ALONZE & ſuivi toûjours de ce vieillard éploré, entre dans la ſalle de la juſtice, à peine a-t-il apperçu les Juges; qu'on ſe hâte, dit-il; de détacher les fers de l'homme reſpectable qui alloit être ma victime. On ôte les chaines à D. ALONZE, NUGUEZ pourſuit: C'eſt à moi, en préſentant ſes deux mains, c'eſt à moi de les porter, c'eſt moi qu'on doit punir, ſi j'ai mérité d'éprouver la rigueur des Loix en m'expoſant au malheur d'être le meurtrier de FABRICIO. Il fait un long détail de ſon avanture, il avoit rencontré la veille de ſon départ cet Italien qui s'étoit répandu en invectives contre D. ALONZE. NUGUEZ à qui ſon maitre étoit ſi cher, n'avoit pû contenir ſa fureur, il avoit mis l'épée à la main & forcé FABRICIO d'en faire autant; la fortune s'étoit déclarée pour NUGUEZ, il avoit porté un coup mortel à ſon adverſaire. D. ALONZE ne laiſſe pas achever ſon domeſtique. Ah malheureux, que prétends-tu faire! O mon ami, car je m'aplaudis de te donner ce nom, en préſence de cette aſſemblée, le deſir de me vanger t'a mis les armes à la main. C'eſt moi qui en quelque ſorte ai con-

duit le fer dans le ſein de FABRICIO, c'eſt donc moi qui dois ſatisfaire à la juſtice. Mon cher maitre, répond NUGUEZ, vous ne pourrez me ravir ce dernier témoignage de mon affection & de mon devoir; ma mort vous prouvera combien je vous aimois, j'ai reçu vôtre lettre, j'ai volé à Lisbonne malgré les cris de ce vieillard... C'eſt mon pére, ajoute-t-il avec un torrent de larmes, la ſeule grace que je vous demande c'eſt d'avoir pitié de ſa vieilleſſe, & de lui procurer des ſecours qu'il auroit reçu de moi; à l'égard du larcin, je n'entreprendrai point de me juſtifier; vous me connoiſſez, quoique pauvre & domeſtique vous ſavez que j'ai toûjours été incapable de me ſouiller de pareilles actions, je ne comprends pas comment ce vol à pû ſe faire; tout ce que je puis dire, c'eſt que je n'ai que la mort de FABRICIO à me reprocher, ſi c'eſt un crime impardonnable, que l'on preſſe mon exécution. Mon maitre, aimez moi toûjours, & vous, mon pére, croyez que le généreux D. ALONZE cherchera par ſes bontés à vous faire oublier ma perte: La conſolation que j'emporte en mourant, c'eſt que vous n'aurez point à rougir de ma mémoire, mon pére, j'ai toûjours aimé l'honneur.

Toute l'aſſemblée avoit l'ame déchirée,

les Juges mêmes laiſſoient échaper des pleurs ; la nature combattoit la ſévérité de la juſtice ; cependant le devoir l'emporte, (ſi l'on peut donner ce nom à cette rigueur eſclave barbare de la forme, qui dans de telles circonſtances devroit s'adoucir) ; l'humanité n'eſt-elle pas la premiére des Loix ? Elle parloit en vain en faveur de l'infortuné NUGUEZ ; il fut conduit dans le même cachot ou avoit été D. ALONZE.

Cet homme ſi eſtimable vouloit retourner dans la priſon avec ſon domeſtique & partager ſes fers, eh ! mon ami lui diſoit-il en l'accompagnant & en l'inondant de ſes larmes, puiſque tu pouvois prévoir le ſort qui t'attendoit, pourquoi eſt-tu revenu ? Que ne me laiſſois tu mourir ? J'avois preſque perdu la vie ; je ne ſentois plus mes malheurs : Que je vous euſſe laiſſé mourir, répondoit NUGUEZ, quand vous n'étiés point coupable... & quand vous l'auriés été, croyés vous mon cher maître que je ne gouterois pas de la ſatisfaction à conſerver vos jours au prix des miens ; daignés ſeulement conſoler mon pauvre pére, le protéger & je mourrai avec moins de regrets :

D. ALONZE tenta l'impoſſible, offrit toute ſa fortune pour arracher à la mort

ſon généreux domeſtique, il ne peut rien obtenir; NUGUEZ fut condamné impitoyablement, il montra aſſés de fermeté lorſqu'il fut conduit au ſupplice. D. ALONZE qui l'avoit ſuivi avec le malheureux pére expirant, retenoit toûjours NUGUEZ dans ſes bras, en s'écriant: Ah mes amis, ſauvés la vie à mon pauvre domeſtique, qu'on me donne plûtôt la mort. NUGUEZ avant que de monter à l'échafaut, embraſſa encore ſon pére & ſon maitre & perſiſta toûjours à ſoutenir qu'il n'étoit point coupable du vol fait à FABRICIO; on peut dire que le coup qui fit mourir ce ſerviteur reſpectable frappa auſſi D. ALONZE; il tomba ſans connoiſſance & fut tranſporté chez lui, où quelques jours après il expira de douleur, en laiſſant tout ſon bien au pére de l'infortuné NUGUEZ. On apprit depuis que des voleurs s'étoient rencontrés dans la rue au moment que FABRICIO avoit été tué, & que c'étoient eux qui avoient enlevé le porte-feuille.

FIN.

JOURNAL D'UN ANGLOIS

SUR SON MARIAGE.

PARMI les papiers d'un Anglois mort derniérement du ſcorbut à Croiſic en Bretagne, au retour d'un voyage à la Caroline, on a trouvé le petit Journal dont nous donnons ici la traduction. Nos lecteurs pourront le regarder comme un Roman; qu'elle femme a jamais reſſemblé en effet à REBECCA CLOSE? Mais heureuſement ſi c'eſt un Roman, il n'eſt que de deux minutes de lecture.

Fils & petit fils de Marchands, à l'ombre du comptoir où j'étois né, je faiſois doucement mon petit commerce dans le quartier de Crippelegate, à Londres, ſans ſonger à me donner ni compagnon ni maître. J'étois déja le ſous-Doyen d'un Club, nommé la Cotterie des Garçons, où l'on buvoit exactement à la déteſtation du mariage. Un jour en revenant de la Bourſe, j'entrai dans un café où l'on diſpu-

toit avec assez de chaleur pour & contre le célibat. L'Apôtre zélé du mariage soutenoit que le célibat étoit un état contre nature, une espèce d'anarchie privée, dans laquelle on ne pouvoit jouir ni des droits de l'autorité sociale, ni des douceurs de l'égalité domestique. Cette idée qui me frapa me fit une telle impression, qu'à 29 ans, 7 mois, quelques jours, je résolus de me procurer une femme, tant pour m'aider à porter le poids de la vie, que pour n'être pas privé, par ma faute, des utilités & des agrémens de la société conjugale. Je jettai les yeux sur la fille d'un Marchand de la Cité, nommée MISTRIS REBECCA CLOSE, âgée d'environ 21 ans. Après en avoir fait la demande, comme de tous les marchés de la vie, l'acquisition d'une femme en toute propriété, est, je crois, le plus important, je disputai long-tems le terrein, & presque sol à sol, avec la famille. Des que nous fumes parvenus, non sans peine, à être d'accord, MISTRIS REBECCA me fut livrée avec 957 liv. sterling, bien & dûment conditionnée, droite comme un pin, sachant bien coudre & un peu broder, danser passablement, chanter avec la seule voix & la seule méthode qu'elle devoit à la nature, sans que l'art humain s'en fut mêlé, en-

fin diſcréte, timide, même un peu ſauvage, mais très douce. Je l'épouſai le 2 Avril, vieux ſtile, en l'année 1766; & depuis ce jour juſqu'à ſa mort, arrivée le 30 Mars 1767, voici le Journal de nôtre mariage. Tout le mois d'Avril ſe ſoutint dans une aſſez grande égalité de toutes parts: Air temperé, caractère uni. Je ne m'aperçus d'aucun changement dans ma femme, ſi ce n'eſt qu'après avoir été un peu froide ou fort réſervée les 8 ou 10 premiers jours, elle ne rougiſſoit plus quand je l'embraſſois. Le reſte du mois je ne vis chez elle que de la ſérénité, de la douceur, par fois même un peu d'empreſſement, ou quelque choſe au moins d'aprochant de la complaiſance. Le 1r. Mai, mon grand Cousin CHARLES, bas Officier dans les Gardes a pied, nous mena à Vauxhall, & ma femme fut d'un enjouement que je ne lui ſoupçonnois pas. Le 3 & le 4, je la trouvai réveuſe, & elle avoit des diſtractions. Le 5, ſon viſage étoit embrumé, ce que j'attribuois aux réveries des jours précédens. Le 8, j'aperçus de la froideur, du ſérieux, de la mélancolie. Le 10 & le 11, air ſombre qui dura juſqu'au 18. Le 19, air d'embarras, inquiétudes. Depuis le 20

juſqu'au 23, inégalités: Il y eut des momens ſereins & de fréquens brouillards. Du 25 au 30, viſage couvert. Le 3 Juin, air de diſſipation. On ſe livra, pendant 4 ou 5 jours, aux viſites du voiſinage. Le 12, je partis pour Spithéad, où j'étois appelé par des affaires de commerce; je laiſſai le beau tems à Londres & la belle humeur à la maiſon. Le 24, je revins à Londres avec un tems déteſtable. Le 25, pluye toute la journée, & mauvaiſe humeur. Même tems & même diſpoſition, à peu près, juſqu'à la fin du mois. Le 2 Juillet, je ſurpris des pleurs dont je ne pus ſavoir la cauſe. Le Docteur T... que je rencontrai le lendemain, me dit, que c'étoient des vapeurs; & j'en marquai ſur le champ l'époque, pour en contater les premiers ſymptômes. Le 5, ma femme déclara ſa groſſeſſe. Le 7, air contraint & voilé, ce qui dura quelques jours. Le 11, gaieté extraordinaire, ſans nulle cauſe apparente, mais que je n'oſai cependant attribuer aux vapeurs. Elle ſe ſoutint, avec peu de variations, juſqu'au 19. Le 20, mon Baromètre étoit dérangé; il marquoit de la ſéchereſſe, & il plut ſans diſcontinuer juſqu'au ſoir. Même phénomene chez ma femme: Elle avoit chanté le matin, elle bouda le reſte du

jour. La même intemperie d'humeur & les mêmes viciſſitudes continuérent juſqu'à la mi-Aout. Vers le 18, elle devint plus mauſſade; elle eut toutes ſortes de fantaiſies. Ce qu'on lui donnoit chaud, elle le vouloit froid; ce qui devoit être froid, elle le vouloit chaud. Une voiſine m'aſſura que c'étoit l'effet de la groſſeſſe, & je me le tins pour dit. Trop occupé de mon Commerce, qui reçut alors une impulſion aſſez forte, je fus plus d'un mois ſans obſerver toutes les phaſes de mon aſtre femelle; mais le dernier jour d'Octobre, un petit orage domeſtique réveilla mon attention. Je le vis ſe préparer de loin. Tout ſembloit, au logis, donner du dégoût à la chére Dame; le peu de tems qu'elle y reſtoit, elle paroiſſoit dans un état violent; elle paſſoit des jours entiers dans ſa famille, & revenoit à la maiſon toûjours plus hargneuſe ou plus triſte. Je voyois les nuages ſe former, ſans découvrir d'où cela venoit. La veille on avoit beaucoup ſoupiré. On débuta par des bruſqueries, dont je ne voulus pas m'appercevoir. Les aigreurs & les plaintes ſuivirent; je laiſſai paſſer tout, ſans rien entendre. Le 16 Novembre, ſecond orage plus violent que le premier. Après des

hauteurs & des reproches, on en vint tout de ſuite aux injures. Je voulus, pour en arrêter le cours, employer l'autorité ſociale, & je ne fis qu'aigrir le mal, au grand ſcandale du voiſinage. Il s'éleva des cris redoublés qui m'obligérent de déſerter la maiſon. Le 9 Déc. autre criſe, pire que les premiéres : Ce fut l'éruption du Véſuve. Mais elle coûta cher à ma digne Epouſe; elle fut obligée de ſe mettre au lit, & depuis ne fit plus que languir. Enfin elle me donna un garçon le 28 Février 1767; ſon accouchement fut très pénible, & je la perdis un mois après. J'ai donc vécu avec ma femme, comme on vit ſous le ciel inconſtant de Londres, quand il pleuvoit, laiſſant pleuvoir, & prenant le beau tems quand il venoit. Or j'ai cru que ce petit Journal, écrit pour l'inſtruction de mon fils, pourroit un jour lui être utile. Signé ROBERT BUBBLE.

Le morceau qui ſuit nous a paru digne de ſervir de pendant à celui-ci, quoique d'un autre genre & ſur un autre ſujet.

Un Philologue du Moyen Age s'étoit marié par philoſophie, comme d'autres par philoſophie ſe vouoient alors au célibat. Sa femme devint groſſe & accoucha d'une fille. On ne ſçait pas ſi l'homme d'étude en fut ſecrétement humilié; les Philoſo-

phes de ce tems-là penſoient quelquefois ſur cet article bien autrement que les autres hommes. Mais dès qu'il eut reconnu l'Enfant, il écrivit ſur ſes Tablettes ce que nous traduiſons ici le plus fidelement qu'il nous eſt poſſible. „ Etre émané de mon „ Etre, à ton entrée dans le monde, reçois les prémiers gages de l'amour paternel. Tu n'ès accueillie que par la nature; les ſourires de la fortune ſont réſervés pour des créatures, non d'un autre ordre que toi, mais nées ſous d'autres auſpices. Pardonne-moi ton exiſtence & ton Sèxe. Je t'ai donné la vie, & j'ignore ſi c'eſt un préſent d'un grand prix pour toi: Puiſſe-tu ne me le reprocher jamais. Tes cris, qui me percent le cœur, ſemblent s'élever pour m'en punir. Eſt-ce donc pour ſouffrir, que tu vois le jour? A peine née, tu ſens déja les miſéres d'une condition où je t'ai ſeul aſſujettie, ſans l'aveu de ta volonté, dont tu n'avois ni le ſentiment ni l'uſage; mais nous les avons ſubies avant toi; tu nous les verras partager encore. Conſolation des malheureux, & celle de tous les humains! A préſent moins ſenſible par foibleſſe, le plus grand de tes maux peut-être eſt

» ta ſeule fragilité. Mais la ſource de
» tous les maux eſt en nous : Tu ne croi-
» tras que pour éprouver des ſenſations
» plus douloureuſes ; & que ſera-ce quand
» la connoiſſance viendra ſe joindre au ſen-
» timent ? Ce n'eſt pas cependant ce Mal
» phyſique, commun à tout ce qui reſ-
» pire, que je redoute le plus pour toi :
» C'eſt le Mal moral ; c'eſt celui que nous
» nous faiſons nous-mêmes, ou que nous font
» nos ſemblables. Tu vas vivre, hélas !
» parmi les hommes. On t'apprendra de
» reſte à les craindre : Puiſſe-tu n'avoir ja-
» mais ſujet de les déteſter & de les fuir !
» Puiſſe-tu ne te r'affliger jamais d'être née ! »

LETTRE

D'un Fils parvenu à ſon Pére, Laboureur.

Piéce qui a remporté le prix de l'Académie françoiſe en 1768, par M. l'Abbé DE LANGEAC.

Les mortels ſont égaux : Ce n'eſt pas la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.

VOLTAIRE.

NON, mon Père, jamais votre fils égaré
Par les illuſions dont il eſt entouré,
Ne ceſſera d'aimer l'Auteur de ſa naiſſance,
De lui marquer l'excès de ſa reconnoiſſance ;
Ces ſentimens ſacrés & nourris avec nous,
Chaque jour à mon cœur ſont plus chers & plus doux.
Au gré de mes deſirs, ſi le ciel m'eut fait naître ;
S'il m'eut laiſſé le choix de l'auteur de mon être ;
Ce ciel m'en eſt témoin, il lit au cœur de tous,
Je n'aurois point choiſi d'autre pére que vous
J'aime à vous répéter que je vous dois la vie ;
Mon ame, aux yeux des grands, en eſt ennorgueillie ;
Je me plais à compter, dans un nombre d'ayeux,
Autant de laboureurs pauvres & vertueux.

De ſuperbes tombeaux, dont le néant ſe vante,
Ils n'ont point ſurchargé la terre gémiſſante;
Mais de nobles ſueurs humectant les ſillons,
Ils ont ſçu la couvrir d'abondantes moiſſons:
C'eſt là qu'il faut chercher leurs cendres, leur mémoire,
Et leurs travaux pour moi ſont des titres de gloire.
Oh! quel plaiſir je goûte à me faire un tableau
De nos humbles foyers, de mon ſimple berceau!
Je me revois encore dans le ſein de ma mére,
Porté par la tendreſſe au devant de mon pére,
Lui tendant les deux mains pour le mieux careſſer;
De vos bras paternels vous veniez me preſſer.
Je me rappelle encore, ſouvenir plein de charmes!
Pour mes jours en danger, vos craintes, vos allarmes.
Quelle joie a ſuivi cette ſombre douleur!
Vos baiſers ſi touchans ſont reſtés dans mon cœur.
Je n'ai point oublié ces champs de l'innocence,
Où le travail, caché ſous les jeux de l'enfance,
Me faiſoit eſſayer, par un nouveau tranſport,
De ſoulever le ſoc qui trompoit mon effort.
Quand le taureau laſſé d'un pénible exercice,
Retournoit, à pas lent, auprès de la geniſſe;
Que la nuit, par degré, tombant ſur nos côteaux,
Ramenoit ſous nos toits & l'ombre & le repos;
C'étoit moi, c'étoit moi, dont la main empreſſée,
Eſſuyoit la ſueur ſur votre front tracée;
Pour vous déſaltérer, puiſoit au clair ruiſſeau,
Et vous débarraſſoit d'un importun fardeau.
C'eſt moi qui le prémier vous appellai mon pére;
Mon ame ſe remplit d'une image ſi chére;
Mon départ, nos adieux me ſont toûjours préſens;
L'amour & la douleur étouffoient vos accens.
J'étois dans votre ſein: En pleurant, vous me dites:

Mon fils, c'en eſt donc fait, mon cher fils, tu me quittes !
Tu quittes ce ſéjour, où, contens de leur ſort,
Tes peres, ſous le chaume, ont attendu la mort.
La médiocrité goûte un deſtin tranquille,
Des vœux immodérés t'appellent à la Ville !
Je ne ſçais quel fantôme a faſciné tes yeux ;
La fortune ſouvent nous rend moins vertueux.
Cette immenſe cité, la première du monde,
En tréſor, en orgueil, en crimes ſi féconde ;
Paris, ſi j'en dois croire un bruit trop répandu,
Eſt funeſte au bonheur ainſi qu'à la vertu
L'exemple eſt dangereux. s'il alloit te ſéduire ;
Si tes mœurs .., ah ! plûtôt que mon enfant expire !
Ciel, qui me l'as donné, ah ! termine ſes jours,
Si le vice devoit en altérer le cours ;
S'il pouvoit oublier .. éloignez cette crainte,
L'image des vertus dans mon ame eſt empreinte,
Je vous l'ai dit : Toûjours je revois nos hameaux,
Je partage vos ſoins, vos innocens travaux ;
Du ſoleil, avec vous, dévançant la lumiére,
Je rentre à vos cotés ſous notre humble chaumiére.
Quand pourrai je, en effet, dans vos embraſſemens,
Retrouver la nature & ſes doux ſentimens,
Goûter ces plaiſirs purs, inconnus à la Ville ;
Croyez-moi, le bonheur n'eſt que dans votre aſyle ;
Mon pére, je connois ce ſéjour ſi vanté,
Ce ſéjour dont l'éclat m'avoit d'abord flatté ;
Il ne m'étonne plus par tous ces vains prodiges :
Les plus flatteurs objets n'y ſont que des preſtiges ;
Juſqu'aux amuſemens qu'empoiſonne l'ennui :
On ne s'y croit heureux qu'au jugement d'autrui :
Tout y prend les couleurs d'une fauſſe apparence ;
Un beſoin éternel y pourſuit l'opulence ;
Rien n'eſt vrai dans ces lieux, pas même le plaiſir,
L'art le plus impoſteur y vient tout pervertir.

L'intérêt eſt le Dieu qu'à Paris on adore,
Et la ſeule indigence y bleſſe & déshonnore.
L'amitié n'eſt qu'un mot à la bouche échappé,
Le tendre ſentiment s'y voit toûjours trompé,
Et la nature même y paroit étrangére ;
Le ſang,..... ce n'eſt pas là qu'on ſçait chérir un père.
Dans ces murs odieux, qui peut donc m'arrêter ?
Un eſpoir que mon cœur s'empreſſe d'écouter ;
L'eſpoir de vous offrir bientot quelque richeſſe,
Fruit d'un travail conſtant & non de la baſſeſſe ;
Vous ne rougirez point d'en être poſſeſſeur,
Le remords n'en ſçauroit corrompre la douceur.
Une induſtrie honnête, en ces lieux peu commune,
M'a fait concilier l'honneur & la fortune.
Auſſi tôt que le ciel aura rempli mes vœux,
Je quitte ſans regret ce ſéjour faſtueux,
Les plaiſirs turbulens, l'amas de ſes menſonges ;
Je hâterai l'inſtant qui détruira ſes ſonges,
Ou mes yeux jouiront d'un ſpectacle réel ;
Je brûle de voler dans le ſein paternel,
Oh ! combien ma tendreſſe eſt-elle impatiente
De voir briller ce jour, l'objet de mon attente !
Qu'avec tranſport mon cœur dans le votre épanché,
Se montrera ſenſible, à vous plaire attaché !
Quand la fille du tems, la peſante vieilleſſe,
Courbera votre corps ſous ſa propre foibleſſe,
Je ſerai votre appui, par mes ſoins careſſans
Je tromperai le cours & l'ennui de vos ans :
Vous ne ſentirez point s'enfuir vos jours rapides ;
Sous mes tendres baiſers s'effaceront vos rides ;
Aux marches de la tombe.. ah ! je demande aux cieux
Que ce ſoit votre main qui me ferme les yeux !
Oui, plûtôt voir la mort, & perdre la lumiére,
Que d'avoir à pleurer ſur la cendre d'un pére.

LA NECESSITE' D'ETRE UTILE.

POEME. (*)

C'est trop ramper, Mortel, dans la nuit du silence :
Quitte ces vains jouets, alimens de l'enfance :
Vers de plus grands objets, ton esprit entraîné,
S'agite dans les fers, dont il est enchaîné
Ton cœur est plus actif : l'on sang est plus rapide :
Déja, nouvel aiglon, ton regard moins timide,
Va chercher dans les airs, l'Astre brillant des cieux;
Et, le Monde aggrandi, semble éclorre à tes yeux!
Ce moment est l'epoque, où t'attend la Patrie ;
Jure, de la servir, chaque instant de ta vie!
Pendant, qu'assujetti, sous la commune loi,
Tu dormois dans l'enfance, elle a veillé pour toi!
Sors du berceau : Réponds, à sa voix, qui t'appelle!
L'Homme commence à vivre, en existant pour elle.

(*) *Notte des Editeurs* Nous donnons ce poëme qui est de M LE PRIEUR, Avocat & qui a eû un accessit, à la suite de la piece qui a remporté le prix de l'Academie françoise, afin de mettre nos lecteurs en etat de comparer le mérite des deux ouvrages & de prononcer à son tour. Prononcer après l'Académie, dira t on? Oui sans doute, & nous avons vû des gens de goût qui préferoient hautement ce Poeme à la piéce couronnée & nous avouons sans rougir que nous sommes de leur sentiment.

Oh ! de tous les tréſors, le plus cher aux grands cœurs,
Combien, ô mon pays, m'as-tu coûté de pleurs !
Combien j'en ai verſés, ſur ces êtres ſtériles,
Du globe qui les porte, habitans immobiles;
Qui trainent, ſous tes yeux, comme au fond des deſerts,
Leurs déplorables jours, perdus pour l'Univers:
Nuiſibles végétaux, qui chargeant la Patrie,
De l'inutile poids, de leur tige flétrie,
Vont dévorer la ſéve, & les ſucs bienfaiſans,
Préparés, dans ſon ſein, pour nourrir ſes enfans.

Regarde-toi, Mortel; tes plaiſirs, ta triſteſſe,
Tout t'excite à ſortir des bras de la molleſſe;
Sens-tu cette langueur, image du trépas !
Travaille ! ... la fatigue affermira tes bras !
Une inquiéte ardeur, te dévore & t'enflame !
Médite ! ... la penſée, eſt le beſoin de l'ame !

Tu te plains, que la mort, t'épiant au berceau,
Ne te laiſſe qu'un pas, de l'enfance au tombeau;
Et dans l'oiſiveté, tu conſumes ta vie;
En occupant ſes jours, l'homme les multiplie;
Marque, par des travaux, chacun de tes inſtans;
Agis, & ſers ton Roi: Tu fixeras le temps.

Sais-tu pour quelle fin l'Eternel t'a fait naître ?
Interroge ton ame, & conſulte ton être.

Si vers les champs de Mars, levant un œil altier,
Ton cœur brûle & friſſonne, à l'aſpect d'un laurier,
Porte, loin de nos murs, tes pas infatigables,
Verſe, puiſqu'il le faut, le ſang de tes ſemblables;
J'écarterai de toi, mes regards attendris;
Mais je t'excuſerai: Tu defends ton pays.

Es-tu plus brave encor, te sens-tu le courage,
De servir sans espoir, de chérir qui t'outrage?
Eh bien! à tes transports, les chemins sont ouverts...
Sois sage & malheureux: Eclaire l'Univers.

Ton sang plus resserré, dans ses étroites chaines,
D'un cours moins orageux, coule-t-il dans tes veines?
Aux rayons de l'espoir ton ame peut s'ouvrir,
Le ciel te laisse encor, des champs à parcourir:
Ou que l'or, par tes mains, détourné de sa source,
Vienne inonder nos bords, dans sa fertile course;
Ou si tu crains d'errer, sur le gouffre des mers,
Reste, dans ton pays, pour peupler ses déserts;
Vas, la bêche à la main, hors des bornes prescrites,
Pacifique vainqueur, étendre ses limites;
Plûtôt que de vieillir, objet de nos dédains,
Descends au rang obscur, du dernier des humains:
Redouble de travaux, sois grand par l'industrie;
Tout art utile est noble aux yeux de la Patrie.
Tel, des flancs de la terre, un sapin orgueilleux,
Semble, en la dédaignant, s'élever jusqu'aux cieux:
Plus chers à nos besoins, mais avec moins d'audace,
Les trésors de Cérès, rampent sur sa surface.

Si las d'être, en nos murs, dépendant d'un coup d'œil,
Esclave avec grandeur, ou bas avec orgueil,
Jaloux de vivre en homme, & loin des yeux d'un maitre
Auprès du pâtre obscur, je vais apprendre à l'être,
La terre, dans ces champs que bordent nos remparts,
Dans toute sa splendeur, se montre à nos regards;
Mais, si je veux plus loin, porter mes yeux avides,
Que vois-je! des marais, des campagnes arides,

Des ombres de la mort, des champs toûjours cou-
verts,
La nature, en ſilence, habitant des déſerts :
C'eſt toi, mortel oiſif, qui trahit ſon attente ;
Elle eut été, pour nous, une mere indulgente,
A travers ces rochers, amollis par tes bras ;
La plus riche moiſſon, eut germé ſous nos pas :
Vois tu, comme en cent lieux ſa bienfaiſance éclate
L'homme enſeigne, à la terre, à devenir ingrate.

Quoi ! bravant l'Eternel, à ſon dernier moment,
Des rivages du Nil, l'orgueilleux habitant,
Aura pu, juſqu'au centre ébranler la nature,
Pour diſputer aux vers leur trop digne pature ;
Et dérober au tems, ſous un marbre ſacré,
Les reſtes dedaigneux, d'un tiran ignoré ;
Et nous ne pourrons pas, quand la terre ſtérile,
Préſente à nos beſoins, un climat moins docile,
A ſes travaux ſecrets, uniſſant nos efforts,
Meriter, que ſon ſein, nous ouvre ſes tréſors :
Dedaignant de ſes près, la facile culture,
L'homme n'a de pouvoir, que contre la nature ;
A peine a-t-il un bras pour ſervir l'Univers,
Son orgueil en a cent pour lui donner des fers.

Je me tranſporte au tems, où la France expirante,
Aux portes de la mort, ſe traînoit languiſſante :
D'où vient que je la vois, reprenant ſa vigueur,
Plus forte & plus robuſte, accabler l'opreſſeur ?
C'eſt que chaque François, portoit au fond de l'a-
me,
L'amour de ſa patrie, empreint en traits de flame,
Sous un rival heureux, il ſembloit abbattu ;
Mais il aimoit ſon Prince ; . . . il n'étoit pas vaincu.

La

La guerre de nos champs embraſoit l'eſpérance ;
Nos ayeux, dans leurs bras, trouvoient leur ſubſiſtance :
Confondus, enchainés par les mêmes liens,
Ils étoient, avant tout, François & Cttoyens.
Ou veillant ſur les mœurs, ou prodiguant ſa vie,
L'interprète des Loix, mouroit pour ſa patrie ;
Et le père ignoré, laboureur ou ſoldat,
Defendoit tour a tour, & nouriſſoit l'Etat.
On eut dit que le monde, embraſſant ſa défenſe,
S'épuiſoit d'habitans, pour en couvrir la France.
C'étoit l'activité, qui peuplant nos climats,
Dans nos Villes en feu, multiplioit les bras ;
Mieux écoutés alors, que dans l'âge où nous ſommes,
Les beſoins de l'Etat avoient doublé les hommes.
Tel eſt de la fourmi le ſejour ténébreux ;
Quel innombrable amas d'eſſaims tumultueux !
Rien n'eſt oiſif : Tout vit, tout ſe meut, tout reſpire :
Le tronc d'un chêne creux contient tout cet empire ;
Mais les ſoins de ce peuple, & ſes travaux divers,
De cet état obſcur, font un vaſte univers.

Sans doute, de ces tems, l'héroïque rudeſſe,
De nos jours plus polis, accuſe la molleſſe ;
De ces braves François où ſont les deſcendans ?
J'en vois les héritiers : J'en cherche les enfans.

Savez-vous quel poiſon infectant la patrie ;
A tari dans ſon ſein, les ſources de la vie ?
C'eſt ce luxe effrené, tiran des malheureux,
Qui ſemblable à ce Roi, honteuſement fameux ;

A trouvé, mieux que lui, l'art brillant & perfide
De convertir la terre en un métal aride ;
Et de vains monceaux d'or hériſſant ſes guerets,
En place de Hameaux, la charge de Palais.

Qu'importe que ce riche aſſemble & vivifie,
Dans nos climats glacés, l'Amérique & l'Aſie ;
Pour laiſſer quelquefois, ſur ces tréſors de l'art,
Echaper triſtement un ſtupide regard.
A force de travaux, ces champs rendus ſtériles ;
Par de groſſiéres mains, couverts d'arbres utiles,
Nourriſſoient, à l'abri d'un toit moins faſtueux,
Cent mille citoyens, auſſi ruſtiques qu'eux :
Ils ſont anéantis par ſon orgueil avare :
L'ennemi, dans ſa rage, eut été moins barbare :
C'eſt un rapide éclair : C'eſt un torrent qui fuit :
Mars dévaſte nos champs, & Plutus les détruit.
Le Laboureur n'a plus, grace aux ſoins de nôtre âge,
De choix que la miſére, ou qu'un bas eſclavage ;
C'eſt d'un tyran obſcur, le ſerviteur ingrat ;
La terre & l'habitant ſont perdus pour l'Etat.

Non moins coupable encor, ce citoyen auſtére,
Qui condamne, au néant, ſa race toute entiére :
Peut-être qu'éclatant, en ſuperbes dédains,
Il dira, que laſſé des crimes des humains,
Il vient, au ſein du port, ſur la trace des Sages,
Couler des jours ſereins, à l'abri des orages ;
Mais pour gagner ce port, as-tu donc ſur les flots,
Combattu l'aquilon, ſubmergeant tes vaiſſeaux ?
As-tu ſur ces écueils, ſur ces plaines mobiles,
Frayé, pour tes neveux, des routes plus faciles ?
Acquiſe moins, des vents, l'implacable fureur :
C'eſt toi qu'il faut dompter, l'écueil eſt dans ton cœur.

Ne vit-on pas Socrate, à regret parricide,
S'instruire par devoir dans l'art d'être homicide;
Teindre ses bras de sang, aux yeux d'un peuple ingrat:
Pour sauver son Pays, le Sage fut Soldat.

Il est donc des humains, dont l'ame froide & dure,
Ne s'est jamais surprise, ouverte à la nature;
Pour qui, ce que notre être a de plus consolant,
Le nom si doux de pére, est un poids accablant.
Moins insensible qu'eux, l'effroi de la campagne,
Dans ses brûlants deserts, le tigre à sa compagne,
Qui, fiére comme lui, les yeux étincelans,
Allaite avec orgueil, ses farouches enfans.

Jouet d'un monde ingrat, quand l'homme qui succombe,
Desséché dans sa fleur, se panche vers la tombe;
Qu'il est doux qu'une épouse, en ces momens d'horreur,
De son cœur déchiré, suspende la douleur:
Il semble qu'en ses bras, il reprenne la vie,
Les pleurs sont moins amers, quand l'amour les essuie.
Cette jeune beauté, le serrant sur son sein,
De son fils au berceau, le sourire enfantin,
Ses cris embarrassés, de joie & de tendresse,
Cette main foible encor, qui mollement le presse;
Tout porte, dans son ame, une nouvelle ardeur,
Un Dieu plus fort que lui, s'empare de son cœur:
Il pardonne aux humains, son pénible esclavage;
Les méprise encor plus, mais rampe avec courage;
Ecartant, de ses toits, les oppresseurs altiers,
La nature qu'il sert, veille sur ses foyers;

Et lorſqu'il y revient, d'une épouſe en alarmes,
Par d'innocens baiſers, ſécher les tendres larmes ;
Il trouve, en y portant ſes pas appeſantis,
Le bonheur qui l'attend, dans les bras de ſon fils.

O mes concitoyens, c'eſt d'une main hardie,
Qu'il faut à ſa naiſſance, etouffer l'incendie ;
Si l'on punit de mort, le meurtrier cruel,
L'Homme ingrat envers tous, eſt-il moins criminel?
Par un tourment nouveau, qu'il conſerve la vie ;
Mais à ſon nom coupable, attachez l'infamie ;
Le devoir eſt trop peu pour un cœur corrompu ;
La gloire plus active, enfante la vertu.

Pour moi, qui commençaut, ma courſe chancelante,
N'ai reçû du deſtin qu'une voix languiſſante ;
Autant que je le puis, élevant mes accens,
A mon Pays du moins, j'ai conſacré mes chants.
Au Tribunal des Arts, ſur les pas de la gloire,
Je reviens noblement, diſputer la victoire ;
Mais paiſible rival, ſans fiel & ſans aigreur,
J'abandonne la palme, à mon heureux vainqueur :
Que m'importe un laurier, que flétriroit l'envie !
Le prix eſt dans mon cœur : J'ai chanté ma Patrie !

F I N.

ANNONCES DE LIVRES ET AVIS DIVERS.

I.

DE *l'uſage des ſtatues chez les Anciens. Eſſai hiſtorique. Sicque adopinamur de cauſis maxima parvis.* LUCRECE. *A Bruxelles, chez* BOUBERS; *& à Paris, chez* DELALAIN, *rue St. Jacques, volume in 8vo d'environ 520 pages avec figures.* L'Auteur s'eſt propoſé de faire voir dans ce traité l'importance dont les Statues étoient chez les Anciens & les raports que leur origine & leurs progrès avoient avec l'établiſſement les progrès & les mœurs des ſociétés. On y donne moins des jugemens ſur les productions de la Sculpture que des réfléxions ſur les monumens de l'Art ſtatuaire.

Le premier uſage des Statues fut à l'honneur des Dieux, & des Dieux il paſſa aux hommes dont les vertus ou les actions il

lustres méritérent qu'on en conservat la mémoire à la postérité ; c'est le plan que l'Auteur suit dans cet ouvrage curieux & savant. Ses recherches doivent jetter un nouveau jour sur l'histoire & sur la fable.

L'auteur donne ensuite des notices sur les Sculpteurs de l'antiquité & sur le caractère des ouvrages de Sculpture chez les différentes Nations.

PROVERBES DRAMATIQUES, 2 *vol. in* 8vo, *le premier de* 362 *pages, le second de* 366. *A Paris, chez* MERLIN, *Libraire, rue de la Harpe,* 1768, *avec approbation & privilége du Roi.* Ces Proverbes Dramatiques sont des Comédies de société dont le sujet est un Proverbe, joué en impromptu par des personnes qui conviennent entr'elles de la maniére de le représenter.

Le Proverbe Dramatique est devenu un amusement ordinaire de la bonne compagnie à la Ville & à la Campagne. Il sert à faire briller des talens dans les gens du monde qui étonnent souvent par la vérité & la facilité du jeu. Il y a d'autant plus d'illusion dans ces sortes de Drames que l'on y prend presque toûjours le ton de la conversation, & que l'on n'y dit que

des choſes nées de l'apropos. L'Auteur de ces Proverbes Drama iques imprimés a bien ſaiſi ce genre; ces petites piéces peuvent ſervir de modéles. Il y a des ſcénes fort plaiſantes, & même des caractères qui dévelopés réuſſiroient beaucoup ſur le théâtre. Le premier contient LE MAITRE DE BALLETS. Le Comte d'ORVILLE vient en chenilles conſulter M. DUPAS Danſeur de l'Opéra, qui le prend pour un débutant, le reçoit fort mal, & blame tous ſes pas; ſachant enſuite que c'eſt un homme de condition, il aplaudit à tout ce qu'il fait. PROVERBE: *Selon les gens l'encens.*

LES DEUX ANGLOIS. Deux Milords prêts à ſe noyer, l'un parce qu'il a perdu ſon bien, l'autre parce qu'il eſt dégouté des plaiſirs de la vie, ſe rencontrent; l'homme riche donne ſa fille & ſon bien au Milord ruiné, & trouve dans ſes bienfaits un lien qui le rend & l'attache à la ſociété. PROVERBE: *Il ne faut pas jetter le manche après la coignée.* On doit lire dans l'ouvrage même ces petits Drames au nombre de trente-trois; ils amuſeront toûjours, & ſouvent ils intéreſſeront.

NOUVEAU *Traité d'Architecture comprenant les cinq Ordres des Anciens, établis dans une juſte proportion entr'eux, avec un ſixiéme Ordre nommé Ordre François. On y a joint des tables de proportions pour déterminer les hauteurs des ſoubaſſemens, ſtatues, baluſtrades & pilaſtres d'attique, rélativement à la progreſſion des ſix Ordres d'Architecture*, par CHARLES DUPUIS, *Architecte; à Paris, de l'Imprimerie de* MICHEL LAMBERT; *& ſe diſtribue chez* DELALAIN, *Libraire, rue St. Jacques*, 1768. La carriére des Arts eſt infinie, & ſi le génie créateur y reconnoit des bornes, la perfection n'en connoit point. Les anciens & leurs admirateurs ne doivent pas ôter aux modernes la noble audace d'éxaminer les principes de l'Art, & de les apprécier; d'oſer les rectifier, & d'en former de nouveaux d'après l'expérience. C'eſt ce que M. DUPUIS, Architecte, entreprend dans ce Traité que nous annonçons. SCAMOZZI, PALLADIO, VITRUVE & pluſieurs autres anciens Maitres de l'Art, éxacts à donner la deſcription de chaque Ordre en particulier, & les dimenſions de chaque monument, n'avoient point de règles certaines ſur les proportions rélatives des Or-

dres. Elles étoient arbitraires & varioient ſelon leur projet d'employer un Ordre préférablement à un autre, d'accoupler les colonnes, ou de les laiſſer iſolées, ou enfin d'élever pluſieurs Ordres les uns ſur les autres. C'eſt ce qui a engagé M. DUPUIS de chercher un principe sûr qui ramenât à l'éxacte préciſion de la régularité. Tel eſt le plan qu'il s'eſt propoſé dans cet ouvrage où il préſente une nouvelle deſcription des cinq Ordres d'Architecture aſſujettis à un juſte rapport de gradation entr'eux & à des proportions convenables. L'Auteur a conçu en même tems l'idée d'un ſixiéme Ordre auquel il donne le nom d'ORDRE FRANÇOIS; & ce qui conſtitue ce nouvel Ordre eſt une proportion dans ſes dimenſions qui ne conviennent qu'à lui, & des attributs dans la décoration qui le caractériſent & empêchent de le confondre avec un autre.

Ce Traité eſt diviſé en trois parties. La premiére contient les proportions de chacun des cinq Ordres de l'Architecture ſelon les anciens, & les proportions de l'*Ordre François.*

La ſeconde partie démontre les proportions que les colonnes placées les unes ſur les autres doivent avoir.

La troiſiéme établit les moyens d'élever

les Ordres accouplés les uns ſur les autres auſſi réguliérement que s'ils étoient iſolés.

PRINCIPES *de Médecine & de grande Chirurgie, extraits des ouvrages d'Hippocrate & de Boheraave, &c. Par M.* LANSEL DE MAGNY, *Docteur en Médecine, &c.* Brochure *in*-12. *A Paris, chez* LESCLAPART, *Libraire, quai de Gèvres.* 1768. HIPPOCRATE, le guide & le modéle de tous les Médecins, diſoit: *La vie eſt courte & la Médecine eſt un art long.* C'eſt donc rendre un très-grand ſervice à ceux qui veulent s'y livrer, que d'allonger en quelque ſorte leur vie, en y ajoutant l'expérience de ceux qui les ont précédés; & d'accourcir l'art en le ſimplifiant pour leur en faciliter l'étude. M. DE MAGNY ſe propoſe ces deux objets, par la publication de ces *Principes de Médecine*, extraits des ouvrages des plus grands Maitres. Il traite, d'après eux, de la *Phiſiologie*, ſurtout, en tant qu'elle explique les dérangemens de l'économie animale; de l'*Hygiéne*, c'eſt-à-dire, de la connoiſſance des choſes naturelles qui conſervent la ſanté; de la *Pathologie* en général; de la *Thérapeutique* ou connoiſſance des médicamens; de la Pathologie Médicale en particulier; de la

Pathologie Chirurgicale en général & en particulier; & enfin de la *Pharmacie* chymique & *Galénique*.

Dans ſa Préface il donne la liſte des livres, qui doivent principalement compoſer la bibliothèque d'un Etudiant, ſoit en Médecine, ſoit en Chirurgie. Cette liſte eſt très courte; & cela n'a rien d'étonnant, car en tout genre les livres claſſiques, les ouvrages excellens, ſont toûjours en fort petit nombre.

REFUTATION *de la Réfutation de l'Inoculation publiée en* 1759, *par M.* A. DE HÆN, *Conſeiller Aulique de L. M. I. premier Profeſſeur en Médecine-pratique à Vienne, &c. par M.* HERTZOG, *Candidat en Médecine, à Strasbourg, chez* CHRIST-MANU & LEVRAULT. Parmi les adverſaires de l'inoculation M. de HÆN mérite d'être diſtingué. Sa réputation étoit d'un grand poids en faveur du parti qu'il avoit embraſſé; les anti-inoculiſtes citoient ſon nom avec complaiſance; ils répétoient ſes argumens; les perſonnes peu inſtruites pouvoient ſe laiſſer ſéduire; il étoit important de lui répondre, & c'eſt ce que M. HERTZOG a fait dans la brochure que nous annonçons. Il montre la foibleſſe des rai-

ſonnemens de M. de Hæn, il les ſuit dans toutes leurs parties; il détruit ſurtout les principes ſur leſquels ils ſont fondés; il fait voir que preſque tous les hommes, s'ils parviennent à un âge avancé, doivent avoir la petite verole, & ne l'ont ordinairement qu'une fois. Les exceptions ſont rares, & n'ôtent rien à la certitude de cette règle; la plûpart des autorités que M. de Hæn cite pour appuyer ſon opinion, la combattent. L'Auteur ne ſe borne pas à le dire, il le prouve par les paſſages mêmes des Ecrivains cités; il les explique, il en fait connoitre le véritable ſens, dont ſon adverſaire paroit s'être écarté quelquefois; ce n'eſt pas un homme comme lui qu'on peut accuſer de n'avoir pas entendu ſes Auteurs; mais la prévention abuſe quelquefois, & quand on eſt attaché à une opinion, on la trouve partout, & ſouvent ou elle n'eſt pas.

LETTRES *à un ami ſur les avantages de la liberté du commerce des grains, & le danger des prohibitions. A Amſterdam, & ſe trouve à Paris, chez* DESAINT, *Libraire, rue du Foin, in-12.* Le titre de cet ouvrage en indique l'objet; l'Auteur s'adreſſe à un ami; il s'empreſſe de le raſſu-

rer ſur les effets de la liberté du commerce des grains, & de détruire les préjugés qui lui reſtent encore. Il lui prouve que le moyen d'obtenir promptement la réduction du prix des grains, & de l'entretenir dans tous les tems à un taux modéré eſt une liberté pleine, entiére, irrévocable, ſans exception, ni reſtriction quelconque. Il répond aux objections des adverſaires de cette liberté, fait voir la puérilité de leurs craintes, & pèſe ſurtout, ſur le danger des prohibitions qui ſont ſi mauvaiſes, qu'il eſt contre leur nature de devenir bonnes, quelque modérées qu'elles ſoient. Il s'arrête enſuite ſur la déclaration qu'a fait le Gouvernement de ne plus ſe mêler du commerce des grains & de l'abandonner à lui-même, c'eſt l'abandonner à l'ordre naturel qui preſcrit la liberté des échanges. Ces objets intéreſſans ſont diſcutés dans ſix lettres qui compoſent cette brochure; l'Auteur y développe les véritables principes économiques rélatifs au commerce des grains.

HARANGUES D'ESCHINE & *de* DEMOSTHENE *ſur la Couronne traduites du Grec.* Par M. AUGER, Prêtre, Maître ès Arts en l'Univerſité de Paris, & Profeſſeur de

Rhétorique au Collége Royal de Rouen. A Rouen, chez RICHARD LALLEMANT, Imp. du Roi; à Paris, chez BROCAS & HUMBLOT, rue St. Jacques. 1768. vol. de 444 pag. in 12. La nouvelle Traduction de M. AUGER ne fera point abandonner totalement celle de TOUREIL, ni celle de M. l'Abbé MILLOT; mais les curieux les réuniront toutes trois pour les comparer enſemble, & tireront parti de chacune. On trouve ici d'abord une ample préface de plus de cent pag. que nous n'accuſerons point de longueur, parce qu'elle traite beaucoup d'objets dont la connoiſſance eſt néceſſaire pour l'intelligence des Harangues. L'Auteur débute par la critique des Traductions que nous venons d'indiquer; il va même juſqu'à regarder les deux Diſcours grecs, comme n'ayant pas encore été traduits avant ſa verſion. Il trace enſuite l'idée d'un bon Traducteur, & l'on verra dans ce morceau des vues ſaines. Tout ce qu'il dit du *Jargon métaphiſique & barbare*, introduit principalement par quelques nouveaux Académiciens, eſt de bon ſens & très juſte. Suivent des réflexions ſur l'éloquence; puis un précis de la vie d'ESCHINE, un autre précis de la vie de DEMOSTHENE, & des caractères de chacun. De tous nos Ecrivains, M.

l'Abbé AUGER ne trouve de comparable à DEMOSTHENE que M. ROUSSEAU de Genève. Cette aſſertion paroitra hardie, & ne manquera pas d'être contreditte; mais n'en eſt peut-être pas moins vraie. Il eſt ſûr au moins que l'éloquence vive, ſorte grande, pleine, abondante, aiſée, eſt préciſément le partage de l'Auteur d'EMILE & de *la nouvelle* HELOYSE, qu'elle coule partout chez lui de ſource, & qu'il eſt peut-être aujourd'hui le ſeul de nos Ecrivains qui ſoit vraiment éloquent, à prendre l'idée de l'éloquence de DEMOSTHENE & de CICERON. Aux portraits des deux Orateurs Grecs, ſuccèdent le ſujet des Harangues ſur la Couronne; un Expoſé ſuccinct de la conſtitution de la Grèce; un Tableau du génie des Athéniens; un Abrégé des faits hiſtoriques qui ont rapport aux deux Diſcours. A la Préface, eſt jointe une Table ou Notice alphabétique des Royaumes, Provinces, Villes, Places, Ports, & autres lieux dont il eſt parlé dans les Harangues. La Traduction de ces deux Diſcours nous a paru travaillée, écrite avec ſoin, & très claire. Le génie grec y eſt bien mieux conſervé que dans les autres Traductions. Mais oſerons nous le dire, ſans ſoulever contre nous tous les partiſans de l'Antiqui-

té, quoique nous l'aimions autant qu'eux? Quels diſcoureurs que ces Orateurs d'Athénes! Qu'ils ſont babillards & verbeux! Que d'inutilités & de diſparates dans tout ce fatras de beau langage. Et quels gens étoient ces Athéniens, pour dévorer tout ce torrent de paroles, où ſont noyés quelques faits qu'on pourroit réduire, avec les moyens, ſans rien omettre d'utile, à la meſure d'un mémoire aſſez ſubſtanciel.

LES trois derniers volumes des *Principes du Droit de la Nature & des Gens* de BURLAMAQUI, de l'édition d'*Yverdon*, ſont ſortis de preſſe depuis quelques ſemaines. On les trouvera chez les libraires qui ont fourni les cinq prémiers. Ayant appris qu'on ſe diſpoſoit à faire un abrégé de ces 8 volumes pour les leçons publiques & particuliéres, M. DE FELICE en a prévenu l'exécution, ayant lui même donné cet abrégé en 2 volumes 8vo, qui ſe trouvent actuellement ſous preſſe à *Lyon*, chez JEAN MARIE BRUISET, ſous le titre de *Leçons de Droit de la Nature & des Gens, à l'uſage des Colléges &c.*

Des mêmes preſſes d'*Yverdon*, ſont ſortis derniérement, les deux prémiers volumes de

de la nouvelle édition, *du Dictionnaire raisonné universel d'Hiſtoire naturelle*, par M. VALMONT de BOMARE. Édition augmentée par l'Auteur; avec pluſieurs articles nouveaux, & un grand nombre d'additions ſur l'hiſtoire naturelle, la médecine, l'œconomie domeſtique & champètre, les arts & les métiers, fournis par MM. HALLER Préſident de la Société Royale de Göttingue &c. DELEUZE, Sécretaire de l'Académie de Lauſanne, Membre de la Société Oeconomique de la même ville &c. BOURGEOIS Docteur en Médecine, Membre de la Société Oeconomique de Berne, de celle d'Yverdon, de la Société Litteraire de Basle &c. Les volumes 3 & 4 ſont ſous preſſe & paroitront le mois prochain. Cette Edition doit néceſſairement effacer le ſouvenir des précédentes.

2.

IL eſt connu que l'aiguille aimantée de la bouſſole doit être attirée, & par conſéquent dérangée par le fer, qui pourroit ſe trouver dans le voiſinage; mais peut-être n'y fait-on pas toujours aſſez d'attention ſur les vaiſſeaux. Les papiers Anglois font mention qu'un très beau vaiſſeau de cette

Nation a été ſur le point de périr ſur les côtes de France par une ſemblable inattention. Le Capitaine malade de la goutte, avoit, faute d'autre fourneau fabriqué, une eſpèce de réchaut, avec des ferremens pris au hazard, qu'il avoit placés dans ſa chambre, au deſſous de la bouſſole. Elle ſe dérangea conſidérablement, mais perſonne ne s'en appercevant on faiſoit ſuivre au vaiſſeau une direction qui l'auroit infailliblement jetté ſur la côte, lorſqu'un jeune homme s'apperçût par hazard que la pointe de l'aiguille n'étoit plus tournée au Nord. Il ſonna l'allarme, mais en vain; il inſiſta, & l'on reconnut enfin qu'il avoit raiſon. Sans lui on perdoit le vaiſſeau, les richeſſes dont il étoit chargé, & cent hommes d'équipage.

3.

UNE trop grande avidité du gain tourne ſouvent au préjudice de celui qui s'y livre. Par éxemple, ceux qui cultivent le Chanvre en Anjou, où cette production eſt par elle-même d'une très bonne qualité, cherchent à en augmenter le poids, en y mêlant les filamens courts & groſſiers que fournit la patte du Chanvre. Mais il arrive de-là que les Fabriquans de

voiles & de cordages pour la Marine, qui font la plus grande conſommation du Chanvre, préférent celui du Nord, quoiqu'il ſoit cependant moins doux, moins ſoyeux, moins leger. M. DESHAYS, Entrepreneur de la Manufacture Royale de Saint-Samſon-lès-Angers, & aſſocié au Bureau d'Agriculture de la même Ville, a fait un Mémoire où il propoſe le vrai moyen d'empêcher cette eſpèce de fraude. Ce ſeroit un Règlement qui preſcriroit aux Cultivateurs de couper la patte du Chanvre, avant le rouiſſage. Il en réſulteroit même un autre avantage, en ce que le Chanvre s'imbiberoit plus facilement au rouiſſage, par l'ouverture du tuyau qu'occaſionneroit la ſuppreſſion de la patte. L'Ukraine, la Ruſſie & la Pologne, ont déja fait un pareil Règlement, auquel ces contrées doivent en partie le grand commerce qu'elles font de cette utile matiére.

4.

LE Sr. GASSELIN, demeurant à Puzeaux en Picardie, a trouvé un moyen bien ſimple d'améliorer conſidérablement les récoltes en bled. Ayant remarqué que parmi les bleds il y avoit toûjours quelques épis

roux, c'eſt-à-dire, dont la paille eſt beaucoup moins blanche & paroit comme rougeâtre, il eut la curioſité d'examiner le grain qu'ils renfermoient, & par la comparaiſon qu'il en fit avec les autres, il lui trouva une ſupériorité frappante. C'en fut aſſez pour l'engager à en faire le triage, afin de le ſemer à part; & le produit en fut ſi heureux, que depuis 18 ou 20 ans qu'il enſemence avec ce bled, ſes moindres récoltes ont été de douze mille gerbes, au lieu de neuf mille au plus qu'il recueilloit auparavant. Ce bled, dont le prix s'eſt, dit-il, toûjours ſoutenu à 3 liv. par ſac au-deſſus du bled ordinaire qu'il appelle bled blanc, a de plus l'avantage de fournir une paille plus longue & plus forte; par conſequent une plus grande abondance de nourriture pour les beſtiaux, & d'engrais pour les terres, ſans augmentation de frais de culture. Mais il faut avoir attention d'en renouveller la ſemence tous les 7 ou 8 ans, car il s'affoiblit au bout d'un certain tems; il pâlit par degrés & devient enfin tout-à-fait blanc. C'eſt ce qui lui fait penſer que ce bled roux eſt la véritable & primitive eſpèce, dont le bled ordinaire n'eſt qu'une dégénération.

5.

L'ACADEMIE d'Agriculture établie à Florence, a propoſé pour ſujet du prix fondé par le Grand-Duc, pour cette année 1768, les quatre queſtions ſuivantes : 1°. *La Toſcane eſt-elle ſuſceptible d'une plus grande multiplication de beſtiaux propres à la culture des terres?* 2°. *Quels ſont les moyens pratiquables de parvenir à cette multiplication?* 3°. *Comment pourroit-on augmenter dans ce pays la quantité de pâturages, tant naturels qu'artificiels, en faiſant l'énumération des différentes plantes, herbes & feuillages, qui ſe trouvent par l'expérience être propres à ſuppléer au défaut des prairies & pâturages ordinaires?* 4°. *En ſuppoſant les ſuccès de la multiplication des beſtiaux, quel commerce en pourroit on faire, tant dans l'intérieur du pays, que chez l'étranger?*

Le prix eſt une médaille d'or, de la valeur de 25 ducats; les Mémoires écrits en langues Françoiſe, Latine ou Italienne, doivent être envoyés, avant la fin de Décembre, à M. l'Abbé MONTELATICI, Sécretaire de l'Académie, ſous le couvert de S. Ex. M. le Comte ORSINI DE ROSENBERG, prémier Miniſtre, Préſident de l'Académie.

6.

L'ACADEMIE des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Beſançon, diſtribuera le 24 Août 1769, trois Prix différens.

Le prémier, fondé par feu M. le Duc DE TALLARD, eſt deſtiné pour l'Eloquence; il conſiſte en une Médaille d'or de la valeur de 350 Liv. Le ſujet du Diſcours ſera: *Le danger de cette fauſſe maxime,* L'ESPRIT SUPLE'E A TOUT.

Le Diſcours doit être d'environ une demi-heure de lecture.

Le ſecond Prix, également fondé par M. le Duc DE TALLARD, eſt deſtiné à une Diſſertation littéraire; il conſiſte en une Médaille d'or de la valeur de 250 Liv. L'Académie continuera à le donner

Au meilleur Mémoire ſur l'Hiſtoire d'une des Villes ou Abbayes du Comte de Bourgogne.

Il ſera de trois quarts d'heure de lecture, ſans y comprendre les preuves. Les Auteurs qui auront à faire quelques digreſſions de certaine étendue, ſont invités à les renvoyer au chapitre des preuves; & ceux qui citeront des Chartes non encore imprimées, ou quelques monumens inconnus du moyen âge, ſont priés de

les tranſcrire, & d'indiquer le dépôt où ils ſe trouvent, pour mettre l'Académie à portée de mieux apprécier les preuves qui en réſulteront.

Le troiſiéme Prix, fondé par LA VILLE DE BESANÇON, eſt deſtiné pour les Arts; il conſiſte en une Médaille d'or de la valeur de 200 Liv. L'Académie propoſe pour ſujet:

Les embéllifſemens dont la Ville de Beſançon ſeroit ſuſceptible?

Les Auteurs ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais ſeulement une déviſe ou ſentence, à leur choix; ils la répéteront dans un billet cacheté, qui contiendra leur nom & leur adreſſe; & ceux qui ſe feront connoitre ſeront exclus du Concours.

Les ouvrages ſeront adreſſés, francs de port, à M. DE GRANDFONTAINE, Sécretaire perpétuel de l'Académie, avant le prémier Mai 1769.

7.

L'ACADEMIE des Sciences, Belles Lettres & Arts de Lyon, propoſe pour le prix de Phyſique qui ſera diſtribué à la Fête de St. LOUIS 1770, de *déterminer quels ſont les*

principes qui conſtituent la lymphe ; quel eſt le véritable organe qui la prépare ; ſi les vaiſſeaux qui la portent dans toutes les parties du corps, ſont une continuation des dernieres diviſions des arteres ſanguines, ou ſi ce ſont des canaux totalement differens & particuliers à ce fluide ; enfin quel eſt ſon uſage dans l'œconomie animale. Ce prix eſt une médaille d'or de 300 liv.

Les ouvrages doivent être adreſſés, avant le 1er. Avril 1770, à M. DE LA TOURRETTE, Sécretaire perpétuel de l'Académie, rue Boiſſac. Les étrangers ſont avertis d'affranchir le port des paquets, même depuis la frontiére de France juſqu'à Lyon, ſans quoi leurs mémoires ne ſeront pas admis à concourir.

Cette Académie diſtribuera à la même époque un autre prix de 600 liv. fourni par M. POUTEAU le fils, l'un de ſes Membres, Chirurgien gradué, de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris & de celle de Rouen. Le ſujet du prix ſont des *recherches ſur les cauſes du vice cancereux, qui puiſſe conduire à déterminer ſa nature, ſes effets & les meilleurs moyens de le conduire.*

La même Académie ayant réſervé deux fois le prix ſur *le moyen de durcir le cuir*, il ſera triple pour l'année 1771, accordé

à celui qui, ſous la forme ordinaire des Mémoires qu'on adreſſe aux Académies, lui aura communiqué *la découverte la plus utile dans les Arts, en établiſſant que cette découverte lui appartient, & n'eſt pas antérieure à la publication du Programe de l'Académie.*

8.

L'ACADEMIE des Belles Lettres de Montauban, diſtribuera le 25 Aout prochain, Fête de St. Louis, un prix d'Eloquence deſtiné à un diſcours dont le ſujet ſera pour l'année 1769.

Le vrai Citoyen ne prend point l'indépendance pour la liberté. Conformément aux paroles de l'Ecriture. *Omnis anima poteſtatibus ſublimioribus ſubdida ſit.* (*Rom. XIII.* 1.)

Le prix d'Eloquence de 1768 ayant été réſervé, l'Académie le deſtine à une Ode ou à un Poëme dont le ſujet ſera.

Les triomphes de la Poëſie dans la main de la Réligion ſous David & les Prophètes.

Ce prix eſt une médaille d'or de la valeur de 250 liv.

Les Diſcours ne ſeront tout au plus que de demi-heure de lecture & finiront par une courte priére à JESUS-CHRIST; on n'en

recevra aucun qui n'ait une approbation ſignée de deux Docteurs en Théologie. Les Auteurs feront remettre leurs ouvrages par tout le mois de Mai prochain, à M. l'Abbé BELLET, Sécretaire perpétuel de l'Académie, en ſa maiſon rue Cour de Touloufe. Il faut adreſſer trois copies bien liſibles & affranchir les paquets.

Le prix de poëſie a eté ajugé au Poëme qui a pour ſentence *les œuvres des humains ſont fragiles comme eux.* M. l'Abbé TEULIERES, Prêtre Prébendier de l'Egliſe de Montauban & Profeſſeur de Rhétorique au Collége Royal de la même Ville, s'eſt déclaré l'Auteur.

9.

L'Académie Françoiſe dans ſon Aſſemblée publique du 25 Août a donné le prix de Poëſie à M. l'Abbé de LANGEAC, Auteur de la *Lettre* d'un *fils parvenu, à ſon pére Laboureur.* Cette piéce, d'un très-jeune Auteur, eſt pleine de ſentiment, & annonce du talent pour la vraie Poëſie, dans un âge où l'on ne montre ordinairement que de l'eſprit. Il y a eû trois *Acceſſit* ſans aucune diſtinction de rang; ſavoir;

Contre les Mariages ſans inclination.

Le Philoſophe, par M. de la HARPE.

Epitre aux Pauvres. Cette dernière eſt imprimée, & M. FONTAINE en eſt l'Auteur.

Trois autres piéces ont parû mériter d'être citées avec éloge.

Sur la néceſſité d'être utile. Elle eſt imprimée, & l'Auteur eſt M. LE PRIEUR, Avocat au Parlement.

Epitre d'un beau-pére à ſon gendre; & la piéce intitulée les *Ruines.*

L'Académie a témoigné beaucoup de regrets de n'avoir pû admettre au concours une piéce qui a pour ſujet *l'inutilité des Diſputes*, & dont M. de RULLIETE, Capitaine réformé de Cavalerie, s'eſt déclaré l'Auteur. M. de CHATEAU BRUN, Directeur de l'Académie, a déclaré que les motifs qui avoient déterminé l'Académie, à ne point admettre cette piéce, étoient abſolument indépendans du mérite de l'ouvrage; dont en effet tous ceux qui l'ont lue parlent avec les plus grands éloges.

M. DUCLOS, Sécretaire perpétuel de l'Académie, a lû un éloge de M. de FONTENELLE, rempli de traits & de réflexions philoſophiques qui ont fait le plus grand plaiſir à l'Aſſemblée. Cet éloge fait partie de l'Hiſtoire des Académiciens les

plus célébres que M. DUCLOS doit continuer.

M. le Duc de NIVERNOIS a fait part de pluſieurs Fables dont il eſt l'Auteur, comparables par les graces naïves du ſtyle à tout ce qu'il y a de plus parfait en ce genre, & peut être ſupérieur aux Fables connues par le ſens moral & profond que le voile tranſparent de ces Fables laiſſe appercevoir. C'eſt SOCRATE qui emprunte l'art d'ESOPE.

Le ſujet du prix propoſé pour 1769 eſt l'*Eloge de* MOLIERE qui ne doit pas être de plus de trois quarts d'heure de lecture.

10.

ON lit dans quelques Papiers Publics la recette aiſée d'un *Vinaigre purement végétal, non tiré du Vin.* Ce Vinaigre eſt formé de la ſéve du Chêne ou du Poirier ſauvage, dans les tems qu'elle monte, c'eſt-à-dire, au Printems & dans l'Automne. On fait à l'arbre, du côté du midi, environ à la hauteur de 4. pieds, une inciſion du haut en bas, longue de quatre pouces; on ouvre un peu l'écorce des deux côtés de la plaie, & au bas de la fente on pique dans le bois une lame de couteau ſans manche, ou autre inſtrument, pour

ſervir de conducteur à l'écoulement de la ſéve. Au deſſous de cette lame, on met un vaſe de terre, de fayence, ou de verre, & non de bois ni d'aucun métal, pour recevoir la liqueur. L'arbre eſt guéri de l'inciſion qu'on lui a faite, en le frottant de cendres ou de terre ſéche. On peut tirer de chaque arbre juſqu'à ſix pintes de ſéve, meſure de Paris, ſans le fatiguer. Celle du Poirier ſauvage eſt meilleure que celle du Chêne. Après l'avoir paſſée dans un linge fin, on la met tout de ſuite dans une bouteille de verre du de grès. On la laiſſe repoſer trois mois, pendant leſquels elle dépoſe ce qu'elle peut avoir d'impur; on la tire enſuite au clair de deſſus ſon marc, & on l'employe aux mêmes uſages que le vinaigre ordinaire. Plus ce vinaigre, qui eſt blanc, eſt vieux, meilleur il eſt. On y confit mieux que dans tout autre, & ſans avoir beſoin de le renouveller, toutes ſortes d'herbes, de légumes & de fruits, comme pourpier, paſſe-pierre, criſte-marine, haricots verds, cornichons, & concombres.

II.

Les Comédiens Italiens ordinaires du Roi ont donné Samedi 20 Août la pré-

mière représentation du HURON, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes.

Un Sauvage de Huronie eſt débarqué dans un port de la Brétagne; il eſt accueilli par un habitant du pays; cet habitant a une ſœur qui prend en amitié le Sauvage, & une niéce qui l'aime & dont il eſt aimé. Le HURON eſt préféré au fils du Bailli qui en eſt jaloux; cependant on fête beaucoup les talens naturels de ce Sauvage. Son rival décrit lui-même la légéreté du Huron, ſa vivacité, ſon adreſſe à la chaſſe. Les ennemis viennent faire une deſcente en Bretagne. Les Bretons s'arment; on veut obliger le fils du Bailli de porter les armes, mais il le refuſe. Le Huron demande à marcher à ſa place. Il prend une épée, commande un détachement, & fait des prodiges de valeur qui contribuent à forcer les ennemis de ſe retirer. Son amante exprime ſes allarmes, mais elle eſt bientôt raſſurée en le voyant revenir victorieux; elle ſe livre au plaiſir de le revoir, & elle obtient la permiſſion de l'épouſer. Le Sauvage croit pouvoir la regarder déja comme ſon épouſe; il offenſe par trop de franchiſe le pére de ſa Maitreſſe. Ce pére irrité chaſſe l'amant téméraire, & enferme ſa fille dans un Couvent. Le Huron ne balance point d'eſca-

lader les murs, & de vouloir enlever ſon amante. Le pére eſt furieux; le Bailli veut informer; il eſt prêt de rendre le Huron priſonnier lorſque le Commandant de la Place paroit & ordonne qu'on laiſſe en liberté ce Guerrier courageux à qui l'on doit la victoire: il appaiſe le pére, & obtient ſon conſentement pour le mariage de ſa fille avec le Huron. Il y a des traits plaiſans dans cette Comédie qui naiſſent du caractère du Huron. Cette piéce a beaucoup réuſſi. On doit ſur-tout les plus grands éloges à la Muſique qui eſt de M. DIETRIC. C'eſt le prémier eſſai que ce jeune Muſicien donne au Public de ſon génie pour la compoſition. Il maitriſe ſon art, & en tire le plus grand parti pour l'harmonie & la belle mélodie.

Les ſujets de ſes airs ſont bien choiſis, il les ſuit, il les développe, il leur donne une juſte proportion. Ses chants ſont agréables, délicats, & heureuſement adaptés à l'expreſſion des paroles, ſes accompagnemens ſont beaucoup d'effet, ils laiſſent diminuer la partie principale, ils la font valoir par de nouveaux traits qui la ſoutiennent & la fortifient.

On doit beaucoup attendre de l'invention du goût, & des connoiſſances de ce

jeune Maitre, formé dans les Ecoles & dans les principes de la bonne Muſique, de celle qui plait également aux Italiens, aux François & à toutes les Nations.

ODE

ODE

ANACREONTIQUE.

LE FLACON VOLÉ.

BACCHUS pleuroit un flacon,
Le cœur tout gros de triſteſſe,
Portat ſa plainte à Junon
Et lui dit; Belle déeſſe!
Je n'avois pas bû de l'eau
Quand hier ſur un tonneau
Je dormois de bon courage;
Je n'ai pas beſoin de page
Pour me coucher quand j'ai bû.
J'étois ſeul ſous une treille
Où j'avois, je crois, pendu
Mon verre avec ma bouteille,
Mais Momus votre bouffon
Par une malice noire
Et pour m'empêcher de boire
Vint me prendre mon flacon;
Silène mon compagnon,
Qui m'a raconté l'hiſtoire
M'a dit avoir vû Momus,
Faiſant toutes ſes grimaces,
Le préſenter a Vénus
Que ſoutenoient les trois graces.
J'eſpére qu'a mon malheur

Vous voudrés être propice
Et que me rendant justice
Vous punirés le voleur.
Alors Junon d'un ton grave
Qu'elle prit pour cette fois
Dit, mon cher Bacchus tu brave
Des cieux les augustes loix ;
Loin de garder la décence
Due aux celestes lambris,
Du Nectar toujours épris
Tu vas chantant l'influence
Et vaincu par sa puissance
Tu tombes dans le mépris.

Bacchus à la remontrance
Fit très humble réverence
Et lui dit, Dame Junon !
Ce n'étoit pas un sermon
Que demandoit ma présence ;
Moderez vôtre courroux,
Scrupuleuse Déesse
Pour avoir une foiblesse,
En suis-je moins Dieu que vous
Et Jupiter vôtre Epoux
Qu'ici l'on traite d'Athée,
Ne descend-il pas sans cesse
Dans le séjour des humains
En cachant ses traits divins,
Sous une fausse apparence
Il se livre avec aisance
A ses plaisirs libertins ;
Mercure lui sert de guide
Et le petit Cupidon
Qui dans les amours préside
L'éclaire de son Brandon.

Si Jupiter met ſa gloire
A ſéduire une beauté,
Si Mars aime la victoire,
Et Momus la gayeté ;
Suis-je blamable de boire.
Eh quoi ! pour m'être enyvré
Je me verrois mépriſé ?
Non, je ne le ſaurois croire ;
Ordonnés, Belle Junon,
Qu'on me rende mon flacon.

Par M. BILLON *Curé d'Hauteçour en Breſſe.*

EPITRE

A CHLOE', *en lui envoyant un Myrthe.*

Par Mr. D'ARNAUD.

PAR les mains de l'amour accepte de ſa Mère
Le Myrthe le plus cher qui lui fut conſacré ;
Cypris aimé Chloé ; Chloé qu'on lui préfére
Et qui ſur moi règne a ſon gré,
A ſa Rivale même a le talent de plaire :
Reçois donc, ma Chloé, ce préſent de Cypris ;
Qu'il doive à tes regards une fraicheur nouvelle ;
Qu'arroſé par tes mains, une vie immortelle
Anime ſes rameaux chéris !

Que pour parer ton ſein, l'autel de ma tendreſſe ;
De fleurs il ſe couvre ſans ceſſe !
Lorſque tu le verras inſultant aux hyvers.
Se couronner d'éternelle verdure,
S'embellir, s'élever, quand toute la nature
Gemit ſous les frimats qui la tiennent aux fers,
Et lui raviſſent ſa parure ;
Dis... qui brûle pour toi, peut-il être trompeur !
Dis.. ainſi mon amant des amants le plus tendre,
» S'enflammera d'une immortelle ardeur ;
» Du trépas envieux ſon feu ſera vainqueur,
» L'amour, l'amour pour moi ranimera ſa cendre,
» Pour moi ſeule à jamais palpitera ſon cœur „...
Avec empreſſement ce Myrthe ſemble attendre
L'inſtant qui doit l'offrir a ton œil enchanteur.

Heureux arbriſſeau que j'envie,
Va donc jouir d'un ſort délicieux ;
Sur toi, Chloé, tournera ſes beaux yeux,
Ces yeux, les aſtres de ma vie ;
Chloé te touchera de cette main chérie,
Où j'ai fixé cent fois & ma bouche & mes feux ;
Chloé reſpirera ton parfum précieux,
Avec ton odeur d'amoroiſie,
Fais lui bien reſpirer le poiſon amoureux ;
Belle Chloé, ce myrthe emporte tous mes vœux.
Donne lui cent baiſers ; pour te porter ma flamme,
Il en a reçu mille, il a reçu mon ame,
A chaque feuille enfin mon cœur s'eſt attaché !
Dans chaque feuille un amour eſt caché !
Tous y ſeroient, Chloé ; ſauroient-ils bien le dire
Quels tranſports ta beauté m'inſpire ?
Il n'eſt que toi qu'on puiſſe autant aimer ;
Il n'eſt que moi qui puiſſe l'exprimer.

IMPROMPTU

Sur l'air. *Réveillez vous, belle endormie.*

Battez, tambours, sonnez, trompettes,
Revendiquez un char à banc (*)
Promettez bien des chansonnettes ;
Nous les ferons de but en blanc.

Non, non ; . . . . . ma perte est une chance.
On me fait boire du nectar . . . . .
Daigne à ce prix, VOTRE EXCELLENCE,
Faire egarer souvent mon char.

Cessez, tambours, cessez, trompettes,
De réclamer mon char perdu.
Par vos demandes peu discretes,
Il me seroit trop tôt rendu.

(*) Le char à banc de l'Hermite de Motier-Travers, arrivant à Neûchâtel y fut saisi par ordre de SON EXCELLENCE M le BARON DE LENTULUS, & conduit au Château, où l'Auteur dina le 22 7bre 1768, & y fit ces couplets, pour remerciement.

IMPROMPTU

A MADEMOISELLE DE M***.

A qui je disois qu'elle étoit méchante & qui me força de le lui prouver.

Je vous donne de la malice ;
Je vous en donnerai toûjours.
Ayant les graces de l'amour,
On peut vous croire un peu fon vice.

ERRATA *du Journal d'Août.*

Pag. 190 ; au lieu de cette phraſe ; *ſur les quels l'abus de la réligion même*, mettez, *ſur les quels l'abus de la réligion, peut plus que la réligion même.*

ENIGME.

Nous ſommes trois ; un trait mince & tenu,
A bientôt deſſiné notre figure étique.
L'un de nous marche avec le dos rompu ;
Tandis que, s'appuyant ſur un pied fort pointu,
Deux ſe plaiſent à prendre une figure oblique.

Certain muet, ſitôt que nous le couronnons,
Parle ; & ſa voix eſt tantôt étendue,
Tantôt baſſe, tantôt aigüe,
Enfin à vos propos ſouvent nous nous mêlons.

De nos honneurs, jadis, deux lettres revêtues
Venoient de deux de nous exercer les emplois ;
Mais par tout, dans ce ſiecle, elles ſont mal venues,
Si ce n'eſt chez les vieux bourgeois.

AUTRE.

Je ne ſuis qu'un & je fais trois,
Et tout, & rien. Je ſuis, par fois,
Par oui, par non, d'un très grand poids.
En un mot chez toi, chez le Roi,
Je fais le chaud, je fais le froid.
Me tiens-tu ? Non. Fais donc, prends-moi,
Dans ton œil, au bout de tes doigts.
Mais quoi ! dans ces vers tu me vois,
Vingt-ſix, vingt-neuf & dix-ſept fois.

Le mot du Logogriphe du mois d'Août eſt *la mode*; en décompoſant ce mot, on trouve, *de*, *me*, *mode* (terme de muſique & de philoſophie) *dé*, M D (ou 1500) *ode*, *dôme*. Celui de l'Enigme eſt *aujourd'hui*.

TABLE.

Des moyens de prévenir les crimes p. 251
Reflexions ſur les Femmes. 262
*Lettre à Mme de *** ſur les devoirs* 283
Dom Alonze, Anecdote portugaiſe. Par M. d'Arnaud. 299
Journal d'un Anglois ſur ſon Mariage. 313
Lettre d'un fils parvenu à ſon pere. 321
La neceſſité d'être inſtruit. Poëme. 325
Annonces de Livres & Avis Divers. 333
Ode Anacréontique ou le flacon volé. 361
Epître de Chloe en lui envoyant un Myrthe. 363
Impromptu, ſur l'air: Reveillez vous belle endormie 365
*Impromptu à Mlle de M***.* 366
Enigmes. 367